
Jean-Marc Soyez

Quand
l'Amérique
s'appela
Nouvelle-France
(1608-1760)



Fayard

Quand
l'Amérique s'appelait
Nouvelle-France

COLLECTION DIRIGÉE PAR
PIERRE MIQUEL

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

- Quand la Normandie était aux Vikings*, de Rollon à Guillaume le Conquérant, par Michel Planchon
Quand les rois de France étaient en Val de Loire, La Vallée des reines, par Claude Launay
Quand le Bel Canto régnait sur le boulevard, par Olivier Merlin
Quand les Anglais vendangeaient l'Aquitaine, d'Aliénor à Jeanne d'Arc, par Jean-Marc Soyez
Quand chevauchaient les comtes de Toulouse, par Jean-Luc Déjean
Quand les Bretons peuplaient les mers, par Irène Frain Le Pohon
Quand le bon roi René était en Provence, 1447-1480, par Maryvonne Miquel
Quand Turgot régnait en Limousin, un tremplin vers le pouvoir, par Michel C. Kiener et J. Cl. Peyronnet
Quand les Auvergnats partaient conquérir Paris, par Roger Girard
Quand la Cour de France vivait à Lyon (1494-1551), par Louis Bourgeois
Quand Paris allait à « l'Expo », par Jean-Jacques Bloch et Marianne Delort
Quand Guillaume II gouvernait « de la Somme aux Vosges », par Marc Blancpain
Quand Stanislas régnait en Lorraine, par Guy Cabourdin
Quand les ducs de Bourbon étaient connétables de France, par Jean-Charles Varennes
Quand le Nord devenait français (1635-1713), par Jean-Michel Lambin
Quand les grands-ducs valsaient à Nice, par Paul Augier
Quand les Français cherchaient fortune aux Caraïbes, par Louis Doucet
Quand l'Algérie devenait française, par Jacqueline Baylé

A PARAÎTRE

- Quand les papes régnaient en Avignon*, par Roland Darbois.

Jean-Marc Soyez

Quand
l'Amérique s'appelait
Nouvelle-France


Fayard

Digitized by Google

© Hachette International Canada Inc. 1981
pour l'édition canadienne.
© Librairie Arthème Fayard, 1981

1/ *La chasse des terres neuves*

TERRE !

Le 1^{er} octobre 1492, Christophe Colomb officialise la découverte du Nouveau Monde. C'est un événement. A cette époque, une majorité de gens croient encore que la terre est plate et personne ne paraît soupçonner qu'elle tourne. Copernic fête son dix-neuvième printemps. Galilée ne naîtra que soixante-douze ans plus tard. En cette fin du xv^e siècle, on sait pourtant qu'il y a des terres émergées de l'autre côté de l'Atlantique. Pour les partisans de la terre ronde, il s'agit de la Chine, voire des Indes.

Quoi qu'il en soit, depuis longtemps, Basques, Portugais, Bretons, Normands et Anglais s'en vont chaque année pêcher la morue au large des côtes de l'Islande, du Groenland et sans doute aussi de Terre-Neuve. Respectant les règles commerciales du temps, pas un capitaine ne trahit le secret. Si, d'aventure, l'un parle trop, c'est après boire. Mais qui, à cette époque, prêterait l'oreille aux propos d'un matelot ? Alors, la Cour, les bourgeois et le peuple font maigre (et bombance) avec de la morue

en partie américaine. On se voile religieusement la face quant à son origine, et voilà tout.

Le seul vrai mérite de Colomb est d'avoir, le premier, réussi à persuader un souverain — Isabelle la Catholique — de quitter un moment les merveilleuses intrigues de sa cour pour s'intéresser à la circumnavigation, façon inquiétante mais économique de joindre les phénoménaux trésors de Cathay (la Chine) et Cipangu (le Japon). Pour moderne qu'elle paraisse, l'aventure n'est pas nouvelle. On sait aujourd'hui que Phéniciens et Crétois fréquentaient l'Amérique centrale vingt-cinq siècles avant Jésus-Christ. En 540 de notre ère, des Irlandais naviguaient déjà vers l'Amérique du Nord, en l'an mil vinrent des Vikings, puis des Écossais et des Norvégiens. Les Vikings eurent des liens suivis avec le Vinland (sans doute la Nouvelle-Écosse) pendant trois siècles. L'empreinte des Irlandais est si profonde que l'archéologue Mallery a trouvé des traces évidentes de l'influence des Celtes irlandais dans la civilisation algonkine.

Bref, on savait peu ou prou qu'il y avait des terres au nord de l'Atlantique, Colomb montre à l'évidence qu'il en existe au sud. Pour tout le monde, voici les Indes à portée de voile. Autre conséquence : la terre devient ronde pour tous.

UN PAPE BORGIA DÉCOUPE LE NOUVEAU MONDE

Tout commence par un premier Yalta.

En cette même année 1492, un nouveau pape,

Alexandre VI, se fait élire à Rome en achetant froidement la majorité des cardinaux. Quoi de plus naturel puisqu'il est Borgia à n'en plus pouvoir ? Neveu de l'ancien pontife Calixte III, il a été successivement avocat marron, soldat, archevêque de sa ville natale, Valence, en Espagne, et vice-chancelier de l'Église. Il a cinq enfants naturels qu'il aime par-dessus tout et dont il assurera la fortune à n'importe quel prix.

Quelques semaines après le retour de Colomb, Alexandre VI confirme à l'Espagne la possession de tous les territoires découverts ou à découvrir à l'ouest d'une ligne verticale tracée d'un pôle à l'autre, à cent lieues des Açores et du cap Vert, « sous condition que ces terres ne soient déjà propriété d'un prince chrétien ». Quoi de plus facile pour un pape espagnol que d'admettre que la terre appartiendra à sa patrie ?

A son second voyage, en 1494, alors que Colomb découvre Cuba, les Portugais trouvent soudain à redire à la décision du Saint-Siège. Alexandre VI, qui tient à l'amitié lusitanienne et n'est pas à une bulle près, repousse la fameuse ligne sept cents lieues plus loin. Pour lui, comme pour ses contemporains, ces nouvelles frontières n'ont évidemment aucune signification précise.

Espagnols et Portugais s'en arrangent. Voici donc le monde entier, à l'exception de l'Europe, réservé au bénéfice exclusif des deux royaumes ibériques, encore bien petits puisqu'à eux deux ils ne comptent encore que huit millions d'habitants. Leurs concurrents éventuels sont menacés d'excommunication.

Cependant, sans doute plus soucieux de butin que de la conversion des infidèles, le pape veut tout codifier, tout vérifier — à commencer par les comptes. L'Espagne et le Portugal, pourtant privilégiés,

lui font alors savoir qu'ils récusent la fameuse bulle (*Inter coetera*) et lui proposent très fermement de confirmer dorénavant une à une les terres qu'ils découvriront.

En clair, cela veut dire qu'Espagnols et Portugais entendent bien partager le monde, mais à leur manière, sans que les autorités religieuses s'en mêlent de quelque façon. Les dispositions précédentes envers les concurrents restent identiques, et la piraterie devient un crime, crime qui n'est absous qu'après un jugement sommaire, suivi de pendaison ou noyade.

POUR DES MOLUES¹

En France, ces aimables dispositions n'émeuvent guère les morutiers habitués depuis longtemps à se battre entre rivaux et surtout contre les vrais pirates, les Barbaresques qui viennent les guetter à leur retour, non loin des côtes européennes. La guerre de Cent Ans est réellement terminée depuis trente-quatre ans, et Louis XII — un bon roi qui a eu l'heureuse idée de diminuer les impôts — se consacre entièrement à une nouveauté : les guerres d'Italie. Quant aux douze millions de paysans, ils ignorent tout et continuent à défricher le royaume comme au plus beau temps du néolithique.

En 1492, les Anglais en sont à leur septième expédition lancée à la vaine découverte de l'île de Brasil. Ce n'est pas tant le désir gratuit de l'exploration qui les mène, que la nécessité de retrouver des

1. Nom ancien des morues.

pêcheries pour remplacer celles d'Islande dont ils se sont fait évincer en 1478.

Le roi d'Angleterre ne s'était pas laissé convaincre par le projet que Christophe Colomb lui avait présenté en 1488. Mais lorsque celui-ci revient de son second voyage, les « arrivages » des Indes (or, épices, sauvages) montrent à Henri VII qu'il a eu tort de ne pas s'être mis d'accord sur les conditions du Génois. L'année suivante, il commissionne un certain Giovanni Caboto et ses trois fils, Louis, Sébastien et Sanche, pour aller à la découverte de « tous pays infidèles encore non connus des chrétiens ». Il n'est nulle part fait état des prétentions ibériques.

Caboto, que l'on dit génois, sans doute pour sacrifier à la mode, est d'origine inconnue. On sait simplement qu'il a été naturalisé vénitien après quinze années de séjour et de service à la Cité des doges. Il habite Bristol depuis quelque temps. Après une courte mais brillante carrière sous le nom de Jean Cabot, il laissera son nom à une façon de naviguer en longeant les côtes : le cabotage.

Jean Cabot part de Bristol le 2 mai 1497 sur le *Matthew*, avec 70 hommes d'équipage. Le 24 juin, après un voyage estimé à 700 lieues, il prend possession d'une terre en y élevant une croix portant les armes d'Angleterre et celles de Venise. Il suit le littoral sur environ 300 lieues, n'y voit personne, trouve seulement quelques « outils de chasse et pêche », et le 6 août revient, enchanté d'avoir trouvé le pays du Grand Khan.

Henri VII est émerveillé d'avoir conquis un grand morceau d'Asie sans donner un coup d'épée. A lui, le commerce des ivoires, des jades, de l'or, des soieries. Il cherche même à Londres un lieu où bâtir un comptoir qui éclipsera celui d'Alexandrie.

Personne ne sait, aujourd'hui encore, où est précisément allé cet optimiste. Pour les uns, il a vu la Nouvelle-Écosse, pour les autres Terre-Neuve ou bien le Labrador parce qu'il a trouvé quantité de morues. Il est toutefois curieux qu'il n'ait pas rencontré un seul bateau de pêche. Peut-être s'est-il bien gardé de le signaler pour rendre son voyage encore plus extraordinaire.

Cabot repart en 1498. Il semble certain qu'il ait touché le Groenland, aperçu la terre de Baffin, longé l'actuel Labrador, Terre-Neuve.

Pas d'Asie dans tout cela, mais notre navigateur espère tant la découvrir que, dès l'année 1500, il organise une nouvelle expédition. Il est accompagné d'interprètes parlant chinois et d'un capitaine portugais, João Fernandes, qui porte le titre de *Labrador* (propriétaire terrien ou, mieux, entrepreneur). Fernandes rentre seul. Il ignore, bien sûr, que son titre s'appliquera bientôt à une grande partie du littoral canadien.

En 1500, un autre Portugais, Gaspard Corte Real, « redécouvre » Terre-Neuve après avoir vu une mer de glace. Il repart l'année suivante, entre peut-être dans le Saint-Laurent, et le voilà de retour en octobre à Lisbonne, avec quelques indigènes. Il se lance aussitôt dans un troisième voyage dont il ne reviendra pas. Désormais, les explorations officielles se tournent plus volontiers vers les terres chaudes, le Brésil.

LES FRANÇAIS, MAUVAIS DERNIERS

Les Français, résolument bons derniers dans cette

course, sont pourtant touchés malgré eux par ses retombées.

En 1504, Paulmier de Gonneville, un capitaine de Honfleur, part pour les Indes (les vraies) par le cap de Bonne-Espérance. Au sud de l'Afrique, il est surpris par une tempête épouvantable qui « le pousse en face ». Il aborde dans un pays plein d'oiseaux et de plantes merveilleuses. Il y demeure quelques mois pour réparer son navire et rapporte comme preuve de son aventure un Brésilien du nom d'Essoméricq qui se marie à une Normande. Leur descendance directe ne s'éteint qu'à la fin du xvii^e siècle.

En 1509, Thomas Aubert de Dieppe, capitaine de pêcheurie qui connaît certainement la route du nord-ouest depuis belle lurette, se singularise en ramenant « des indigènes des Indes, bien vivants avec leurs vêtements, leurs armes et même leurs barques ». On ignore ce qu'ils sont devenus, mais la note ajoutée par l'éditeur Henri Estienne à un ouvrage imprimé en 1512¹ nous apprend que ces indigènes sont très probablement des Béothuks de Terre-Neuve.

Toutefois, les contemporains de Louis XII persistent à regarder ces événements avec le même amusement que les attractions des bateleurs.

Enfin, en 1524, les Français se mettent de la partie. Les Français, façon de dire, puisque ce sont en fait des banquiers italiens de Lyon qui, avec la bénédiction de François I^{er}, commanditent un Florentin, Giovanni da Verrazano.

Jusqu'ici, grâce en particulier à Vasco de Gama, on « sçavait » les côtes américaines de la Terre de

1. *Eusebii Caesariensis episcopi chronicon.*

Feu à la Floride et puis, au nord, un peu de Nouvelle-Écosse, de Terre-Neuve et de Labrador. Verrazano relie le tout en reconnaissant la côte de la Floride espagnole au cap Breton. Il prend contact avec de nombreux indigènes et s'amuse de constater leurs ressemblances avec différents types orientaux; ressemblances qu'il tient pour des coïncidences.

Le génie du Florentin, par ailleurs cartographe hors pair, c'est d'avoir été le seul de son époque à comprendre et surtout affirmer que cette terre dont on commence à connaître le contour forme un continent original, un Nouveau Monde distinct de l'Europe et de l'Asie. Au-delà des rivages qu'il découvre, s'étendent des terres sans fin. Il les nomme *Franscane*, *Nova Gallia*, *Nouvelle-France*.

Dès son retour, Verrazano — que l'on appelle à présent Jehan de Varesan et aussi Jehan de Varasenne — sollicite une nouvelle commission pour repartir. Il choisit mal son moment. La cour a d'autres Indiens à fouetter, car François I^{er} vient d'être fait prisonnier à Pavie.

Le sire de Varasenne attendra trois ans pour que l'émotion s'apaise et repartira en 1528 sur les chemins de sa découverte. Il est à peu près sûr qu'il compte parmi ses compagnons un Malouin qui a déjà fait ses preuves sur les atterrages du Brésil, un nommé Jacques Cartier.

Avec ce nouveau venu, commence réellement l'histoire de la Nouvelle-France, cette inconcevable immensité portée sur les fonts baptismaux par un marin de Florence.

2/ *L'Amérique à portée de voile*

Verrazano est mort depuis quatre ans lorsqu'en 1532 François I^{er}, poussé par un « furieux besoin d'or », repense aux bienheureux rivages du Cathay.

Sur les conseils de son aumônier, l'évêque Le Veneur, le roi fait appel à Jacques Cartier, pilote malouin de quarante et un ans qui connaît à merveille les routes atlantiques du Brésil et de Terre-Neuve. A ces talents, il ajoute celui d'interprète en portugais.

UN VOYAGE VERS LA CHINE...

Il faut deux années de palabres pour monter l'affaire.

En mars 1534, Jacques Cartier arrive enfin à Saint-Malo, porteur d'un ordre royal « por faire le voyage de ce royaume [la France] es Terres Neufves pour y descouvrir certaines yles où l'on dict qu'il se doibt trouver gran quantitez d'or et aultres riches choses ». Suit un bon de caisse de 6 000 livres « por

advitaillement, armement et équipages de certains navires et soude et entretienement des mariniers ».

Cartier a donc de l'argent, l'assentiment de Brion, l'amiral de France, la protection royale et la bénédiction de l'Église en la personne du très prochain cardinal Le Veneur. En France, on ne peut rêver meilleur concours de circonstances favorables pour que tout aille de travers; ce qui arrive aussitôt.

A peine la nouvelle est-elle connue que les bourgeois armateurs de Saint-Malo s'empressent de faire disparaître à la campagne capitaines, pilotes et marins expérimentés dont ils veulent conserver la compétence pour la campagne annuelle de pêche à la morue.

Après d'inutiles discussions avec ses concitoyens, Cartier voit rouge. Il se plaint au roi. Dès le 19 mars, un ordre très sec de François I^{er} interdit l'engagement de tous gens de mer avant que Cartier n'ait formé son équipage.

Malgré son éloignement, on se méfie des fureurs du géant Valois. Comme par enchantement, quais et tavernes retrouvent leur animation et Cartier le sourire.

Cartier quitte Saint-Malo le 20 avril avec 2 bateaux et les 61 meilleurs hommes qui se puissent ranger sur un rôle.

Le 10 mai, il jette l'ancre à Terre-Neuve. Cela prouve, s'il en est encore besoin, la maîtrise du Malouin et sa profonde connaissance de la route des morutiers.

Il arrive, hélas, trop tôt. Bloqué par les glaces, il ne parvient que le 27 à la baie des Châteaux, entre Terre-Neuve et le Labrador. Il note que l'on y fait « grande pescheries de molues ». Les navires sont en

effet nombreux et appartiennent à toutes les nations de la façade occidentale de l'Europe.

Cartier oblique au sud-ouest et se met à suivre la côte nord. Il donne des noms à tous les points de reconnaissance : caps, îles, îlots, baies, embouchures, et baptise ainsi Toutes-Isles, Havre Saint-Antoine, Brest, rivière Saint-Jacques, Havre Saint-Servan où il plante la première croix du voyage. Hautes d'une quinzaine de mètres, ces croix avaient, en fait, fonction de balises, de marque de possession...

Il pousse encore 80 km et entre dans une grande baie, « un des bons abris du monde » où il trouve de nombreuses morues qu'il appelle aussitôt, avec modestie, « Jacques Cartier ».

Le 12 juin, après avoir parcouru environ 180 km depuis la baie des Châteaux, il rencontre un bateau de pêche de La Rochelle qui a manqué, à cause de la nuit, la baie de Brest et cherche sa route... Serviabile au possible, Cartier monte à bord et conduit l'égaré jusqu'à « sa » baie. Là, il retourne sur son navire et fait halte un plus loin en voyant des feux sur le rivage. Pour la première fois, il rencontre des indigènes : le visage peint, les cheveux relevés en touffe, ils portent des vêtements de cuir. Pour lui, ces hommes qui possèdent des canots d'écorce de bouleau viennent de terres plus chaudes pour chasser le loup marin à la belle saison. Il ne fait que répéter là ce que tous les pêcheurs de morues racontent depuis longtemps.

Cartier tourne alors l'étrave de ses bateaux vers le sud, pour longer la côte ouest de Terre-Neuve. Il entre maintenant dans l'inconnu. En réalité, inconnu n'est pas le mot adéquat puisque sans doute de nombreux « égarés » ont déjà dû passer là, mais aucun n'a encore eu les moyens ou l'opportunité de matérialiser son passage sur une carte. Une nouvelle

fois, Cartier baptise à tour de bras : le cap Double, les monts des Granches, le cap Pointu, les isles Coulombier, la baie Saint-Jullian, le cap Royal, le cap Latte, le cap Saint-Jean. Au cap Anguille, il parvient à la mer libre. Il y remarque de fortes marées et pense qu'il a trouvé un détroit.

Là, il oblique vers l'ouest, droit sur « la Chine ». Bientôt, Cartier rencontre trois îles courtes, « aussi pleines de ouaiseaux que ung pré de harbe ». Les Français s'arrêtent pour faire une chasse fructueuse. Le lendemain, Cartier donne l'ordre du départ et note sur son portulan ces îles sous le nom de Margaux.

Enfin, le 25 juin, il trouve ce qu'il n'avait pas vu depuis le départ de Saint-Malo : une terre fertile. Cartier la nomme comme l'amiral de France : Brion. Il y remarque d'innombrables morses qu'il décrit comme d'énormes bœufs qui ont deux grandes dents dans la gueule comme les éléphants.¹

Puis, le 30 juin, il aborde une île immense : la future île du Prince-Édouard qui mesure 250 km de longueur. Il en fait le tour et s'émerveille des arbres, des prairies, des groseilliers rouges et blancs, des framboisiers, du blé sauvage. Il désigne un cap d'Orléans, aperçoit quelques canots dans une rivière qu'il ne peut approcher et qu'il appelle aussitôt rivière des Barques. De même, il appelle le cap où il a vu courir un indigène que l'on n'a pu rejoindre « Sauvage ».

Cartier est convaincu que la terre qui se développe à l'ouest est une simple barrière qui coupe la mer en direction du Cathay. Il décide alors de la remonter

1. « Moulte grans beuffz qui ont deux grans dans en gueule comme dans l'olifant. »

vers le nord et de profiter de la première ouverture pour la franchir.

Le 3 juillet, il s'arrête devant une baie profonde large de plus de 25 km. Il s'y engage et navigue à bon vent durant près de 200 km. Il range ses vaisseaux dans un abri qu'il nomme la conche Saint-Martin et descend à terre pour profiter des montagnes qui bordent l'eau. Cartier veut découvrir l'ensemble du pays de leur sommet. Sa déception est grande. A quelques milles plus loin, il voit nettement le fond de la baie.

DES PEIGNES, DES COUTEAUX, DES MICS-MACS...

Trois jours plus tard, de nombreux indigènes Mics-Macs arrivent. De loin, ils montrent des pelleteries au bout de bâtons. Cartier, qui est à terre avec seulement une dizaine d'hommes, recule en leur faisant signe de s'éloigner. Les autres rient, poussent des cris qui sont peut-être amicaux. Cartier fait tirer en l'air. C'est la débandade, mais une minute après, les Mics-Macs, encore plus empressés, sont de retour. Cartier fait alors tirer « deux lances de feu qui passent en milieu d'eux », entendez des fusées. Cette fois, les indigènes s'écartent et demeurent à distance. Le lendemain, ils sont de nouveau sur la plage. Un trafic s'établit. Contre des haches, des couteaux, un miroir, ils donnent tout ce qu'ils ont sur eux, au point de repartir tout nus.

C'est donc le 7 juillet 1534 qu'est consignée officiellement la première opération de traite. L'attitude des Mics-Macs, qui sont plus de trois cents à camper à un jet de pierre des bateaux, montre que l'habitude semble en être prise depuis longtemps.

Cartier quitte la « baie des Chaleurs » le 12 juillet. On ignore pour quelles raisons il l'a nommée ainsi, car il n'y a pas noté avoir eu plus chaud qu'ailleurs.

...ET PUIS, DES IROQUOIS

Le 14, Cartier entre dans une nouvelle baie, la future Gaspé. Le mauvais temps l'oblige à chercher un abri. Il y reste du 16 au 25 juillet. L'endroit est occupé par des Iroquois venus y pêcher durant la belle saison. Ils sont environ deux cents sous la conduite de leur chef « Donnacona ». Apparemment très pauvres, ils ne possèdent rien, en dehors de leurs canots et de leurs filets. Ils n'ont, bien sûr, aucune marchandise de traite.

Cartier, qui pense toujours à la Chine, distribue des couteaux, des peignes aux hommes, des clochettes aux femmes.

Les Iroquois chantent et dansent. Ils se frottent les bras et la poitrine, sans doute en témoignage d'amitié. Les Français s'en amusent beaucoup. Le 24 juillet, Cartier fait édifier une croix au futur cap Penouille, en grande cérémonie. Le chef Donnacona prend l'affaire à cœur. Il monte à bord accompagné de ses deux fils. Il « fait » un long discours — incompréhensible puisque tout se passe, selon Cartier, « par gestes et groignements » — en montrant tour à tour la croix, le paysage, sa poitrine, le navire et Cartier. Toujours en langage de sémaphore, celui-ci tente de lui dire qu'il faut y voir une balise et, avec un bon sourire, lui offre une hache en échange de la fourrure qu'il porte sur la poitrine. Donnacona s'approche tandis que ses fils l'aident à quitter son

vêtement, les marins se jettent sur eux et les maîtrisent. Après un moment de juste stupeur, on les rassure en leur donnant à manger. Cartier « explique » qu'il veut conduire les deux fils du chef chez son roi. Il ajoute à la hache un sifflet de maître de quart. A bien regarder, Donnacona semble accepter, façon de dire qu'il doit cesser d'écumer.

Aussitôt, on attife les jeunes Iroquois en Français avec, s'il vous plaît, chemise, veste à livrée, braies, bonnet rouge et chaîne de cou en laiton. Cette fois, Donnacona paraît réellement impressionné. On en profite pour faire les adieux et l'on se quitte apparemment les meilleurs amis du monde.

Cartier se frotte les mains. Sur son livre de bord, il note qu'il a contracté une alliance avec une nation, sur le chemin de Cathay. Il fait route au nord, contourne l'extrémité des terres et, sans le savoir, pénètre dans le futur Saint-Laurent. Entre la terre et Anticosti, il croit voir continuer la côte, mais ce ne sont en fait que des bancs de brume, très fréquents à cet endroit. Il repart à l'est, longe la grande île, la contourne et arrive au détroit Saint-Pierre qu'il prend de nouveau pour une baie.

A présent, Cartier doit envisager le retour. Il se dirige vers les Blancs-Sablons, et touche terre au cap Thiennot, nom du chef des Montagnais qui montent à bord avec autant d'assurance que s'ils faisaient partie de l'équipage. Cartier « contracte une autre alliance » avec eux en leur offrant peignes, couteaux, clochettes. Il ne capture pas d'indigènes, car ses deux Iroquois manifestent déjà une vive hostilité aux nouveaux venus.

Les Montagnais parviennent, Dieu sait comment, à faire comprendre qu'ils ont vu beaucoup de navires au détroit de Belle-île. Cartier en conclut que les

flottes de pêche s'apprêtent à rentrer en Europe. Il ne faut donc pas s'attarder.

Le 9 août, il est aux Blancs-Sablons, qu'il quitte le 15 « après messe dicte ». En route, l'expédition connaît trois jours de tourmente. Elle entre dans Saint-Malo le 5 septembre.

Sans avoir perdu un homme ni brisé une vergue, Cartier a exploré 2 600 km de côtes inconnues. Mais il n'a pas trouvé le chemin de Cathay, et a raté par deux fois l'entrée du Saint-Laurent.

LE BON VOULOER DU ROY

Cependant, les deux fils de Donnacona, Donnagaya et Taignoagny, qui commencent à bredouiller le français, vantent sans relâche le fabuleux royaume de Saguenay, situé « tout en haut du grand fleuve où l'on marche sur l'or et les diamants ».

Le capitaine malouin apprend ainsi l'existence d'un grand fleuve qui s'enfonce loin dans les terres. Une nouvelle qui, on le comprend, le laisse plutôt perplexe.

Quoi qu'il en soit, le 30 octobre, Cartier reçoit commission de l'amiral Chabot d'avoir à continuer ses découvertes « selon le voulouer et commandement du roy ». Cet ordre est accompagné d'un bon de 3 000 livres. Cartier revend ses deux bateaux (sans doute des flûtes de 60 tonneaux) et s'équipe plus conséquemment. D'abord, il arme la *Grande-Hermine*, une caravelle, c'est-à-dire un navire très perfectionné, taillé pour les allures proches au vent et de faible tirant d'eau. Sa voilure est impressionnante : à un mât d'artimon, un grand mât, un trin-

quet et un beaupré, peuvent se hisser une grande latine, des voiles carrées (six) aux deux grands mâts et, sous le beaupré, la « civadière ». Le navire fait une quarantaine de mètres de long, huit de large et jauge une centaine de tonneaux. C'est l'outil rêvé pour naviguer dans l'inconnu. Christophe Colomb avait les mêmes caravelles.

Cartier arme ensuite la *Petite-Hermine* et l'*Émerillon*, deux navires plus petits, peut-être des flûtes identiques à celles de son premier voyage.

Les braves bourgeois malouins qui font preuve d'un bel entêtement recommencent leurs tracasseries de l'an passé. Plus un capitaine, plus un marin disponible. Cartier doit cette fois posséder des pouvoirs plus étendus, car il fait lui-même stopper tous les engagements avant qu'il n'ait rempli ses rôles.

Le 31 mars, l'opération est terminée : il a 110 hommes d'équipage, 30 pour chacun des petits et 50 pour la *Grande-Hermine*. Parmi tous les engagés, on relève le nom de deux « dom » Anthoine et Guillaume, distinction accordée aux prêtres séculiers. Contrairement au voyage précédent, Cartier paraît vouloir mettre Dieu de son côté.

Le jour de la Pentecôte, le 16 mai, tout le monde se confesse et le 19, après la bénédiction épiscopale, les navires quittent Saint-Malo. Le temps est épouvantable et des vents contraires soufflent en tempête. Il faudra cinquante jours pour gagner l'île aux Oiseaux, alors que l'an passé vingt jours avaient largement suffi.

Tandis que les navires roulent bord sur bord, il est temps de savoir comment on naviguait sur les mers quand les rois se pavanaient au Camp du Drap d'Or.

On pratique la navigation « hauturière », c'est-à-dire qu'on mesure grâce à l'astrolabe — on dit

aussi l'« arbalète » — la hauteur des astres sur l'horizon en se fondant sur l'observation de l'étoile Polaire.

Christophe Colomb, qui, en dehors de ses visions, fut un pilote hors pair, a découvert la déclinaison magnétique et les lois de ses variations. Cette méthode révolutionnaire s'est récemment enrichie de la « méridienne », invention portugaise qui consiste à observer la hauteur du soleil à son passage au méridien. Grâce à des tables astronomiques, les *regimentos*, cette mesure permet d'obtenir la latitude. Voilà qui autorise l'ouverture des mers australes et aussi le calcul des situations en plein jour lorsque l'étoile Polaire n'est pas visible.

Le « pilote » qui se tient au courant de toutes les nouveautés a donc la possibilité de connaître à tout moment sa latitude, sa dérive grâce au compas, sa vitesse, grâce à la « corde à nœuds » qu'il fait « filer » aussi souvent que possible, de même que l'écoulement du temps grâce au sablier. Comme dans la marine moderne, la cloche du bord « pique » les heures et les quarts. En comparaison de l'énorme matériel nécessaire aujourd'hui, ces instruments sont peu de chose. Et pourtant, c'est grâce à eux que les marins de l'époque, en moins d'un siècle, vont relever avec exactitude la totalité du littoral émergé terrestre. On ne saura mesurer la longitude qu'au milieu du XVIII^e siècle, après l'invention du chronomètre.

Le seul vrai problème qui reste posé est celui de la cartographie. Certains marins comme Verrazano ont le génie du trait juste, de l'orientation exacte; d'autres, non. Il en résulte souvent des contours d'îles ou de continents qui paraissent dessinés sur un ballon de baudruche distendu.

Qu'ils soient bons ou mauvais, durant des siècles,

les cartographes ont l'insupportable manie d'inscrire leurs légendes là où ils trouvent de la place, et non là où il convient. Cette toponymie prête donc le flanc aux interprétations les plus fantaisistes. Ajoutons que, sur les cartes, dessins et enluminures, destinés à retenir le regard des grands personnages à qui elles sont dédiées ne font qu'accroître la confusion. Il faut vraiment une âme de chartiste pour lire le moindre des Portulans ou alors les utiliser comme les pilotes de l'école portugaise qui tirent un calque des lignes principales et oublient le reste.

LE ROYAUME DE KANATA

Le 26 juillet, les trois navires se retrouvent enfin aux Blancs-Sablons. Une fois calmée la fièvre des retrouvailles, Cartier fait vérifier équipements et personnel, puis reprend aussitôt le voyage où il l'avait laissé l'an dernier.

Sorti des Blancs-Sablons, il recommence à baptiser avec rage : îles Saint-Guillaume, Sainte-Marthe, Saint-Germain. Il reconnaît au passage le cap Thiennot, s'arrête dans une anse (Saint-Nicolas) et va planter une grande croix sur un îlot en face. Dans son livre de bord, il explique minutieusement comment s'orienter sur elle pour pénétrer dans le port à divers vents, indications qui laissent supposer qu'à cet endroit il a eu des difficultés de navigation.

Il repart, longe Anticosti, revient à la côte nord, puis trouve une grande baie remplie d'îles et de bonnes entrées. Il la baptise Saint-Laurent. C'est plus qu'une découverte, cela frise la révélation.

Enfin, le 13 août, il pénètre dans le grand fleuve.

Ses deux « sauvaiges », qui parlent maintenant parfaitement le français, le guident très sûrement au large de Honguedo où ils ont « embarqué ». Au nord, à deux jours de bateau, commence le Saguenay, puis, beaucoup plus loin, se trouve le royaume de « Kanata ». Cartier aborde Anticosti, qu'il nomme Assomption, et repart en louvoyant. On sent qu'il ne veut cette fois laisser passer aucune opportunité de trouver le grand passage.

Les deux indigènes, décidément très en verve depuis qu'ils sont revenus dans leur pays, parlent à présent de Hochelaga, un autre royaume situé encore plus à l'ouest. En route, on baptise encore îles Rondes, que l'on appelle aujourd'hui Sept-Iles, bien qu'elles ne soient que six. On remonte un cours d'eau en barque (la rivière Moisie). Le 29, on touche trois îles que Cartier nomme Saint-Jean (îles du Bic).

Le 1^{er} septembre, le Malouin se décide à prendre le chemin de « Canada ». Le 6, après avoir croisé des pêcheurs autochtones avec qui les fils de Donnacona relient connaissance, Cartier aborde par la rive nord une île trapue, et couverte de noisetiers. La récolte y est abondante, et voici l'île aux Coudres. On y fait en outre grande pêche de marsouins.

Le 7, les navires s'arrêtent devant un groupe de quatorze îles, dont la très vaste île de Bacchus ainsi nommée à cause du foisonnement de la vigne sauvage. Cartier abandonne pourtant ce nom un peu trop gaillard pour celui d'île d'Orléans. On jette l'ancre devant la côte sud. En face, une rivière coule au pied d'une montagne sur laquelle est bâtie une ville, ou plutôt un village : Stadaconé.

La Nouvelle-France cesse d'être un rêve, un nom

vague sur une carte qui ne l'est pas moins, pour devenir une aventure.

LA SAGA DE HOCHELAGA

Le 8 septembre, alors que la veille les Français ont festoyé de maïs, de citrouilles et d'anguilles avec des indigènes de la rive nord, Donnacona, seigneur de Canada, paraît. Très satisfait bien sûr de retrouver ses fils, il veut aussitôt se faire conter par le menu leur merveilleux voyage chez le roi du seigneur Cartier. Le récit n'en finit pas et l'on festoie de nouveau.

Du 9 au 14 septembre, Cartier cherche un havre sûr pour y passer l'hiver. La reconnaissance se fait en barque d'un côté et de l'autre du fleuve. Il finit par choisir de s'installer dans l'amont de la rivière Sainte-Croix, ainsi nommée en l'honneur de la fête du jour, au confluent d'un ruisseau qui s'appellera un jour le Lairet. En face, à l'est, se dresse la colline sur laquelle est bâtie la cité de Donnacona : Stadaconé. C'est aujourd'hui le cap aux Diamants.

On visite la cité du chef iroquois : une vingtaine de longues cabanes sans aucune protection. Des chiens et des enfants courent et se roulent pèle-mêle, une petite foule jacassante, et çà et là des anciens, mystérieux, figés, affectent une noblesse taciturne, Donnacona, entouré de son conseil et de ses partisans, fait les honneurs de sa maison. Avec beaucoup de fierté, il montre en particulier cinq peaux de tête d'hommes qu'il assure avoir arrachées lui-même du crâne de ses ennemis.

Pour la première fois, on découvre cette tradition du scalp dont Anglais et Français feront largement les frais. Cartier et ses compagnons admirent poli-

ment, puis resdescendent aux bateaux préparer le départ pour Hochelaga. Voilà des mois que Domagaya et Taignoagny lui ont promis de l'y conduire. Les deux guides officiels se font tirer l'oreille. Or, les indigènes commencent à dire que le pays n'est pas beau, la rivière est dangereuse. Il y a même des monstres, des fantômes. Cartier ne met pas longtemps à comprendre que les habitants de Stadaconé veulent se garder les avantages du commerce qui va s'établir avec les Français. Donnacona tient à couper les Iroquois de l'amont de tout contact avec eux. Celui-ci découvre en outre que le royaume de Hochelaga est suzerain de tous ceux du bas Saint-Laurent. Voilà qui est bon à savoir. Pendant plusieurs jours, Cartier assiste à un grand déploiement de diplomatie de la part des indigènes. D'abord, ils se disent fâchés de voir les Français se déplacer avec tant de bâtons de guerre (mousquets). Ils font surgir des diables cornus, vêtus de peaux de chiens, envoyés, affirment-ils, par le dieu Cudouagny pour avertir les hommes que, s'ils vont à Hochelaga, ils mourront tous parmi les glaces et la neige. Des vieilles femmes ont des visions de malheur; les rêves des guerriers sont absolument néfastes, ils le jurent.

Cartier sourit avec bonne humeur, parfois il s'esclaffe et répond toujours avec fermeté qu'il partira à Hochelaga avec ou sans guide. Les conseillers politiques de Donnacona doivent y perdre leur iroquois.

Le grand chef revient à la charge le 17, alors que les Français rentrent « d'avoir mouillé des balises ». Cette fois, il offre une fillette et deux garçons, à condition que Cartier n'aille pas dans ce très maudit pays de Hochelaga. Le Malouin accepte ces étranges cadeaux et répond aimablement que, de toute façon, il partira tôt. Domagaya sort alors du rang et déclare

que puisqu'il en est ainsi il conduira Cartier pour lui éviter de plus grands malheurs. Aussitôt Taignoagny bondit et insulte son frère. Il quitte la place, suivi de quelques supporteurs. Cartier ne sourcille pas, offre deux épées et un chaudron de bronze au grand chef et fait donner le canon pour corser la fête. Panique chez les Iroquois (Taignoagny prétendra que plusieurs personnes ont été tuées). Mais Cartier sourit de plus belle, car il a fait tirer à blanc. Toute la nuit, on entend des cris et des chants lugubres, scandés au tambour.

Le lendemain Domagaya est malade, il ne peut accompagner Cartier et, le 19 septembre, l'*Émerillon*, le plus petit des bateaux français, quitte la rade sans interprète. Il y a, semble-t-il, quarante personnes à bord.

Le 20, on prend terre à une soixantaine de kilomètres de là, devant le village d'Achelacy où Cartier et les siens sont attendus. Cette étrange étape mérite une explication et un petit retour en arrière.

Lorsque, l'année précédente, Cartier s'est assuré des deux fils de Donnacona, c'est dans l'intention de les présenter au roi, bien sûr, mais c'est surtout pour en faire ses interprètes lors de son prochain voyage. Dès leur premier jour à bord, on a commencé à leur apprendre le français. Il est tout à fait certain que si ce n'est pas Cartier lui-même qui s'est chargé des opérations, il a dû les surveiller de très près. Il y allait de son honneur de chef d'expédition. Qu'aurait dit le roi ou l'amiral si ses « Indiens » s'étaient exprimés comme des calfats ? Nous savons que durant tout leur séjour en France, Jacques Cartier n'a pas quitté ses « élèves ». D'une certaine façon, ils étaient sa caution.

Or, à vouloir apprendre sa langue à de parfaits

étrangers, on ne peut faire autrement que se teinter fortement de la leur. On prend des notes, on compare les mots nouveaux à ceux que l'on rabâche. A son retour en Amérique, Cartier et plusieurs de ses fidèles comprennent donc certainement l'iroquois presque aussi bien que Domagaya et Taïnoagny le français.

Les Iroquois, en revanche, ne se doutent probablement pas des connaissances des Français. Pour eux, les Français sont des sots, des imbéciles dangereux, faciles à duper puisqu'ils ont « des cheveux » sous le nez et souvent au menton.

Cette conviction de la bêtise indéfectiblement liée à la barbe et à la moustache coûtera cher au peuple amérindien tout entier. Quand les « Indiens » finiront par admettre que les Européens sont souvent plus intelligents et toujours plus retors qu'eux, à commencer par ceux qui se rasent « exprès », il sera bien trop tard pour modifier la direction dramatique de leur histoire.

Donc, en ce 29 septembre, Cartier s'arrête devant Achelacy. L'affaire est bien préparée. Depuis quinze jours, il se rend compte que les habitants de Stadaconé lui sont de plus en plus hostiles, et que la « cité » du royaume de Canada n'est qu'une bourgade assez crasseuse et sans ampleur. Il ne veut pas compromettre la politique générale de son énorme entreprise pour satisfaire le caprice d'une poignée de villageois, au demeurant assez futés. Alors, dès les premiers jours, il navigue, va partout où ses barques peuvent le mener et prend contact avec d'autres « nations ».

Pour les indigènes sa venue n'est pas une mince affaire. Elle signifie peut-être la fin de la misère hivernale qui sévit tous les ans. Ces hommes « poilus » ont des armes formidables, des couteaux qui

coupent infiniment mieux et plus longtemps que les éclats de silex. Ils donnent des hameçons pour un rien et soignent volontiers les malades. Personne ne sait encore ce que sera la fabuleuse et redoutable aventure de la traite, mais on peut croire que ces esprits neufs le devinent et déjà y adhèrent de tout leur cœur.

La montée vers Hochelaga tourne à la marche triomphale. D'abord, le seigneur d'Achelacy. Il est là, sur le rivage, entouré des siens. Comme présents il donne deux enfants, une fille, un garçon. Cartier garde la fillette et offre les habituels cadeaux : couteaux, haches, des médailles *agnus Dei* en étain. Les deux chefs s'embrassent, échangent des serments, et les Français rembarquent.

Le 28, Cartier entre dans un grand lac très peu profond, qu'il nomme lac d'Angoulême. Il doit continuer le chemin en barque, suivi d'une trentaine de compagnons. Des indigènes les précèdent en canot. A chaque halte, de respectables vieux chefs accourent le saluer. Un peu partout, on chante et on danse. C'est l'été indien. Il fait encore beau et chaud, et tout porte à croire que les jolies « sauvaiges » exécutent en très simple appareil leur fameuse danse de l'eau qui donnera tant d'émotion à Champlain dans quelque soixante-dix ans.

Enfin, le 2 octobre, Cartier arrive à Hochelaga. Il y a sans doute un millier de personnes pour l'accueillir. Chacun veut absolument jeter dans les barques qui un poisson, qui une galette de maïs. Cartier fait la désormais traditionnelle distribution de couteaux, de haches et autres « besongnes ». Le soir, il se retire au large. Toute la nuit, sur le rivage, les indigènes chantent et dansent.

Le lendemain, on visite la fastueuse capitale.

Cinquante cabanes longues, mais cette fois entourées d'un robuste rempart de pieux en trois rangs. Sur place, la réception tourne vite à la cérémonie religieuse. Le roi local, un homme tout perclus, se fait porter devant Cartier et lui demande de le soigner. Le Malouin fait ce qu'il peut en le massant un peu. Bientôt, c'est la ruée. On lui conduit tous les malades, les boiteux, les gens si « vieux » que les paupières leur tombent sur les joues.

Probablement ému de tant de misère, Cartier ne sait plus que faire. Il leur lit « mot à mot » les Évangiles. Les Iroquois n'y comprennent évidemment rien, mais pensent sans doute qu'il prononce des incantations pour guérir. Il fait aussi force signes de croix et achève la « cérémonie » par une distribution de couteaux, de « patenôtres (?) » de haches et de médailles. Il ne demande rien en échange et sa générosité renforce l'admiration de la foule.

Avant de quitter l'île, il tient à gravir le Mont-Royal, une colline escarpée qu'il a baptisée la veille, pour se faire une idée du panorama en amont. Du sommet, il aperçoit les proches rapides de Lachine. On lui explique qu'après trois grands sauts semblables, la navigation reprend aisément durant trois lunes. De l'autre côté, débouche une rivière. Cartier croit comprendre qu'elle vient du fameux royaume de Saguenay, pays du cuivre, de l'or et de l'argent, où vivent de puissants ennemis, les « agojudas ». C'est la rivière des Outaouais.

Cartier donne l'ordre de départ. Des Iroquois particulièrement solides les portent à bord des barques, comme des enfants. Il faut seulement une journée pour rejoindre l'Émerillon. Durant deux jours, le Malouin explore les rives du Grand Lac et

noue des intelligences avec les populations riveraines.

Le 5, il fait voile pour Canada, où il débarque le 11 octobre. L'ambiance a beaucoup changé, ses marins ont dû construire un fort devant les navires pour se garantir contre l'hostilité marquée des habitants de Stadaconé.

Cartier s'enferme dans sa cabine pour réfléchir.

Dans la journée (tout va décidément très vite et Cartier doit avoir de remarquables réflexes), Donnacona, ses fils et quelques notables viennent le saluer. On feint de prendre plaisir à ces retrouvailles, mais les regards demeurent froids. L'affaire de Hochelaga n'est pas digérée.

Les Français ont la possibilité de repartir avant le grand mauvais temps. Pour des navigateurs de leur trempe, cette traversée n'est que routine. Cartier y pense, mais ce serait couper les autres contacts, rompre peut-être des alliances si laborieusement nouées. Or, le havre est bon, les navires bien affourchés.

Avant la nuit, il prend la décision de rester. Le lendemain, il fait seulement creuser un fossé autour du rempart, renforcer l'enceinte, tailler des embrasures pour quelques canons, et il établit un guet permanent.

Le « roi » d'Achelacy vient le voir et lui apprend que les fils de Donnacona, forts de leur expérience, prétendent qu'ils ont tort de donner des vivres aux Français en échange d'objets de peu de valeur. Les Français peuvent et doivent payer davantage. De fait, les Iroquois de Stadaconé se montrent de plus en plus exigeants. En un sens, ils ont raison, mais il faut choisir son moment pour adopter ce genre d'attitude. Or, les temps de la grande traite ne sont pas encore venus.

Au fil des jours, d'autres chefs, inquiets de la tournure des événements et sans doute plus au courant qu'ils ne l'avouent des propos tenus en secret contre les étrangers, viennent discrètement au fort de Cartier et l'assurent de leur dévouement. La fillette « offerte » par Donnacona s'échappe (ou bien on la fait échapper). Le Malouin montre les dents, et le 5 novembre elle est de retour. Les interprètes, passablement félons, demandent du pain et surtout du sel dont ils ne peuvent plus se passer. Cartier leur en fait livrer.

LA TISANE D'ANEDDA

Avec les premières bourrasques de neige, la situation paraît s'arranger un peu. Mais le froid qui surprend les Français est épouvantable. Il y a bientôt quatre doigts de glace à l'intérieur du fort et des bateaux. Début décembre, le scorbut, une maladie dont on ne sait rien, fait son apparition. Le 15 février, sur 110 hommes, seuls une douzaine sont indemnes. Cartier est du nombre. En désespoir de cause, on a recours à la prière publique. Elle se montre de peu d'effet, et il y a bientôt une vingtaine de morts.

Cartier oblige tous ses gens à faire du bruit pour simuler une grande activité, car il ne fait plus de doute que les Iroquois n'attendent qu'un signe pour se ruer sur les Français. Or, Domagaya, sans le savoir, va sauver l'expédition. Cartier, qui sort tous les jours, le voit soudain très touché par la mystérieuse maladie. Une semaine plus tard, il le revoit en pleine forme. Cartier comprend aussitôt que les autochtones possèdent un remède efficace. Impossible de le demander comme un secours, ce serait un

massacre. Il ruse à brûle-pourpoint. « Un de mes domestiques est revenu malade de chez ton père, dit-il d'un ton rogue, fais-lui porter la bonne médecine et dépêche-toi. » L'interprète ne peut imaginer un instant la situation des Français. De mauvaise grâce, il expédie deux femmes qui ne veulent même pas entrer dans le fort et se contentent d'apprendre le secret au seigneur Cartier.

La recette est simple : on fait une décoction avec l'écorce et les feuilles de l'anedda. On boit la tisane ainsi obtenue et on fait ensuite des compresses de la pulpe. On apprendra beaucoup plus tard que cet arbre est le *Thuja occidentalis*, ou cèdre blanc, dont l'écorce et surtout le feuillage gras ont une très haute teneur en acide ascorbique (vitamine C). Après avoir hésité un moment à goûter au breuvage, les Français se décident. Il sont sauvés en quelques jours. Vingt-cinq d'entre eux sont morts. On ne peut même pas les enterrer, tant la terre est gelée.

Le reste de l'hivernage se passe en « tournées » chez les peuples les plus proches. Cartier, tout le monde le sait à présent, se débrouille parfaitement en iroquois. Avec quelques compagnons, il enrichit considérablement ses notes sur les mœurs et la vie des indigènes. La relation qu'il publiera fourmille d'observations rigoureuses et fines.

Ses connaissances récemment acquises lui permettent de « comprendre » l'importance de sa découverte. Grâce aux alliances qu'il renforce tous les jours, le grand fleuve a toutes les chances de devenir une formidable avenue française. Or, c'est là une voie de pénétration unique dans la façade d'un continent par ailleurs rébarbatif.

Jusqu'à la fin de l'hiver, Cartier écrit, écoute, palabre, dessine et fume la pipe. Car il a notamment

découvert l'usage du tabac auquel il trouve un goût de poivre.

Au tout début du printemps, alors que les glaces commencent de craquer, Donnacona avertit le Malouin qu'il s'en va chasser une quinzaine. Il reste absent deux mois.

Pour les Français, la chose est claire, les gens de Stadaconé ne se sentent pas de taille à affronter le fort et sa garnison. Ils sont partis chercher des renforts au loin.

Le 21 avril, Domagaya se présente et annonce le retour de son père. Il ne traverse pas la rivière, ce qui augmente la méfiance des marins.

Cartier envoie deux compagnons avec un beau présent en l'honneur du chef et la consigne d'ouvrir l'œil. Ils remarquent de nouveaux « sauvages, beaux et puissans » qu'ils ne connaissaient pas. Taignoagny paraît au centre d'une grande animation. Il fait raccompagner les visiteurs en leur expliquant qu'un clan dirigé par un certain Agona se dresse contre le pouvoir en place. L'interprète promet monts et merveilles si les Français veulent bien débarrasser le royaume de ce trublion en l'emmenant par exemple en France.

Cartier, sentant qu'une crise se prépare, décide de « jouer finesse ». Il noue des relations secrètes avec Agona, se met d'accord avec lui pour faire ériger le 3 mai, jour anniversaire de la découverte de la Sainte-Croix, une grande croix. Son intention, cette fois-ci, est de marquer la prise de possession du pays. Sur la croix, on grave : « *Franciscus primus, Dei gratia Francorum regnat.* » Tout le monde vient, c'est une grande fête. On entre dans le fort. Sur un signe de Cartier, de robustes mariniers s'emparent de Donnacona, de ses fils et de deux autres personnages importants, mais anonymes.

Les Iroquois crient beaucoup, de loin, mais nul n'approche. Seules des femmes apportent des vivres au chef pour le voyage en mer, car, c'est entendu, Donnacona s'en va avec Cartier, mais reviendra dans douze lunes.

Les Français désarment la *Petite-Hermine*, faute d'équipage suffisant. Cartier part deux jours en barque, sans doute saluer les chefs amis des environs.

Le 6 mai, il quitte Stadaconé.

Agona est roi, de par la volonté française. On ne sait pas s'il assiste au départ des voiliers sur le grand fleuve.

Le 16 juillet, Cartier jette l'ancre dans la rade de Saint-Malo.

FRANÇOIS I^{er} ET LES MIRAGES DE SAGUENAY

Si Domagaya et Taignoagny ont mal choisi leur moment pour faire monter les prix (y a-t-il un bon moment pour cela ?), Cartier n'en a pas trouvé un meilleur pour rentrer en France. François I^{er} vient de renvoyer l'ambassadeur de Charles Quint et la guerre éclate de nouveau entre les deux monarques. Le retour de Jacques Cartier, de ses compagnons et des dix indigènes qui l'accompagnent est donc d'une remarquable discrétion. Enfin, l'année suivante, profitant d'une accalmie, le roi de France accorde audience à son navigateur.

Cartier a eu le temps de se préparer. Il fournit un long rapport écrit, puis, carte et notes en main, il « explique » ce fleuve fabuleux qu'il a remonté sur près de 2 000 km (il dit 800 lieues, ce qui est exagéré de plus du tiers). Il apporte une douzaine de pépites

« taillées en forme de petites plumes » dont il n'avait fait mention nulle part, ainsi que des fourrures magnifiques.

Donnacona, vêtu à l'européenne, se confond par sa mine hautaine avec les autres courtisans. Parlant à présent français il confirme les dires de son « ami » Cartier et décrit avec beaucoup de verve le Saguenay. Lorsqu'on connaît l'homme, il n'est pas impossible d'imaginer qu'il ne croit pas du tout à cet El Dorado et veut seulement pousser les Français à un pas de clerc pour les mieux retenir à Stadaconé. Malgré sa superbe, ce vieux chef d'une tribu du paléolithique doit songer en secret à la pauvreté de sa « capitale » devant Chambord, Blois, le Louvre ou les remparts de Paris.

François I^{er} est très content, il offre la *Grande-Hermine* à Cartier et probablement quelques présents à l'Iroquois, puis fait raccompagner ses hôtes, « les nécessités de la guerre, vous comprenez »...

En 1538, Charles Quint signe la paix de Nice. Dès l'automne, le roi lit le rapport de Cartier auquel est jointe la proposition d'une expédition de 400 personnes dont 274 demeureraient à Stadaconé. Cette proposition n'est sans doute pas due à Cartier qui raisonnait en découvreur, et non pas en colon.

Cependant, Lagarto, pilote réputé et surtout espion au service de son pays, est souvent reçu à la cour de France. En bon Portugais, il essaie par tous les moyens de dégoûter François I^{er} de ses projets. Rien n'y fait. Le roi ne parle que des trésors du Saguenay et des merveilles contées par Cartier et Donnacona, hommes volants, peuples d'unijambistes dépourvus de fondement, etc.

Il est surprenant qu'un esprit aussi positif que Cartier se soit amusé, le mot n'est pas trop fort, à

cautionner de telles balivernes. A moins que, sachant la cour incapable de s'intéresser longtemps à des problèmes concrets et par là ennuyeux, il ait voulu exciter l'imagination assez enfantine des courtisanes et de leurs chevaliers servants.

Quoi qu'il en soit, Cartier et son Saguenay qu'il n'a jamais vu deviennent une mode. Bals et intrigues ne laissent pas beaucoup de temps pour les loisirs, et c'est seulement en 1540 que Cartier est nommé capitaine général de tous les navires qui feront partie de la prochaine expédition en Canada, Hochelaga et Saguenay s'il peut y aborder.

Entre-temps, le Malouin a rétabli ses affaires en faisant la course avec d'autres corsaires, probablement à bord de sa *Grande-Hermine*. Le roi lui doit encore 3 000 livres (30 millions de centimes) sur les frais de la dernière campagne. Il pille Portugais et Espagnols. On possède à ce sujet les lettres de doléances entre les bureaux de Charles Quint et l'ambassade d'Espagne en France.

Par commission royale, au mois de novembre, Cartier est autorisé à recruter cinquante prisonniers, pourvu qu'auparavant ils ne se soient pas rendus coupables de crime de lèse-majesté divine ou humaine (entendez royale) ni qu'ils aient été convaincus de fabrication de fausse monnaie. Au pays supposé de l'or, un faux-monnayeur peut aisément faire sombrer les finances toujours chancelantes du royaume. Ce recrutement est étrange. Il ne s'agit plus uniquement de marinières et pas encore de colons. L'enthousiasme royal est assez confus.

Une fois de plus, Cartier a des difficultés pour composer ses équipages. Le 12 décembre, François I^{er} ordonne une enquête avec poursuites judiciaires et les

marins réapparaissent. Tout va bien. La tradition est sauvée.

A Paris, on sait maintenant que l'affaire est importante. On suppose d'énormes profits. Alors, à l'ombre du trône, des convoitises s'éveillent. Courtisans et aventuriers de ruelles « chauffent » le roi, promettent, dénigrent, s'agitent. On montre à l'envi que ce pauvre Cartier — il n'est même pas gentilhomme ! — ne peut prétendre au gouvernement d'une expédition où il y va de l'honneur de Sa Majesté.

Les gens de cour bruissent. Ils veulent, ils exigent un des leurs aux commandes. Pour finir, un mois après la confirmation des pouvoirs de Jacques Cartier, le roi nomme froidement le seigneur La Roque de Roberval chef unique de l'expédition. On imagine sans peine l'effet de cette nouvelle sur le découvreur du Canada.

Roberval est un grand seigneur protestant, expert en arts militaires et en diplomatie. Cartier s'incline. On lui remet 31 350 livres pour la mise en ordre de 5 navires choisis par son « chef ». Il manque encore 8 600 livres, que le Malouin met de sa poche.

On embarque des victuailles pour deux ans, des charrettes « toutes faites », des outils agraires et puis 20 vaches, 4 taureaux, 100 moutons, autant de chèvres, 10 cochons, 20 chevaux et 4 juments.

Roberval est autorisé à concéder des fiefs héréditaires. Des nobles véreux ou décavés sont aussitôt candidats, mais pas le menu peuple, comme on peut s'en douter. Alors on étend le recutement dans les prisons qui relèvent des juridictions de Rouen, de Dijon, de Paris, de Bordeaux et de Toulouse.

Des chaînes d'hommes et de femmes promis à la potence, à la roue ou, ce qui ne vaut pas mieux, à la prison « à discrétion » convergent vers Saint-Malo.

Certains sont « amendables », d'autres de francs voyous. En fait, il nous est difficile de juger la nature de leurs crimes qui n'étaient pas du tout estimés selon l'éthique actuelle.

Cartier est fin prêt le 10 avril. Roberval s'occupe en Champagne et en Normandie de constituer son parc d'artillerie. Cartier part en tête, sur ordre royal, le 23 mai. Outre le matériel et le bétail, on estime que 1 500 personnes s'entassent sur les 5 navires. C'est énorme.

Le temps est si exécrable qu'il faut trois mois pour parvenir au mouillage de Stadaconé.

Agona est toujours le chef. Il n'a, dit-il, revu aucun Européen depuis cinq ans. On fête à grands cris la masse imposante des arrivants.

Cartier ne s'attarde pas et va installer ses gens en amont, à l'embouchure de la rivière Cap-Rouge. Les Français construisent un fort sur le rivage, un autre au sommet de la falaise. Ils font des essais d'ensemencement. Le 2 septembre, Cartier renvoie comme prévu deux navires.

Cependant, Roberval ne se manifeste toujours pas. Il a oublié le Canada et fait la guerre de course avec, sans doute, une partie du matériel prévu pour l'expédition.

Le 7 septembre, le nouvel établissement baptisé Charlesbourg-Royal étant en sûreté, Cartier part vers le Saguenay. Il remonte certainement au-delà de Hochelaga. Sa relation manque de clarté, car des cahiers se sont peut-être perdus. On devine que le cœur n'y est plus et qu'il a probablement des difficultés à tenir son monde en main. D'une manière générale, les Iroquois, y compris le seigneur d'Achelacy, deviennent hostiles.

L'hiver se passe sans catastrophe majeure, grâce à la tisane d'anedda. Il meurt cependant assez de monde pour qu'il faille établir un cimetière.

LE CAP AUX DIAMANTS

Sur le cap, heureusement, on trouve de l'or, des diamants « sous les piés », puis une mine de fer et une autre d'ardoise. Ce Saguenay qui hante toutes les cervelles serait-il tout près ? Cartier fait remplir des tonneaux de ces inestimables trésors. Mais, avec le printemps, Cartier manque de tout pour asseoir son établissement et chaque jour qui passe voit de nouvelles désertions.

La coutume indigène de l'adoption favorise certainement l'hémorragie des colons. Nombre d'ex-prisonniers sont en droit de se demander si on ne les pendra pas au retour. Alors, même si certains d'entre eux sont dévorés à l'iroquoise, ce n'est qu'un risque de plus à courir. La présence de ces « adoptés » dans leurs rangs encourage évidemment l'hostilité des Iroquois.

Cartier ne dit nulle part ce qui est arrivé à son bétail. En juin 1542, il abandonne.

Les pertes humaines ont dû être considérables puisque à l'arrivée il y avait 5 bateaux surchargés et que pour repartir on semble être à l'aise avec 3 navires seulement.

Le 9 juin, Cartier s'arrête à Saint-Jean de Terre-Neuve pour se ravitailler avant la traversée. Il y trouve Roberval qui vient d'arriver, fort occupé à régler une querelle entre Français et Portugais.

Voilà un an que le « grand chef » devrait présider

aux destinées de l'expédition. Surtout, il aurait dû lui fournir le matériel lourd qui lui faisait défaut. Cartier vient le saluer (ou bien lui dire ses quatre vérités) à son bord. Entouré de ses gentilshommes, Roberval accepte ses « devoirs » et lui ordonne de rebrousser chemin pour l'accompagner. On ne sait trop ce que les deux hommes se dirent, mais Cartier, pourtant homme de devoir s'il en fut, leva l'ancre dans la nuit et arriva officiellement à Saint-Malo au début septembre. Ce voyage paraît bien long.

ROBERVAL : L'ABANDON

Durant ce temps, Roberval appareille enfin avec ses soldats, sa cour et le « commun » : au total, 200 personnes. Ils sondent au passage quelques rivières et s'installent sur l'emplacement que l'expédition précédente vient de quitter. Roberval prétendra avoir construit les deux forts du cap Rouge. Sur place, les arrivants trouvent le blé semé au printemps et en font la récolte. Roberval appelle sa colonie France-Roy et le futur Saint-Laurent France-Prime.

Comme Cartier, il renvoie deux vaisseaux en France, mais avec cette fois mission de rapporter des vivres. Il entre en contact avec les Iroquois qui lui font bonne mine. Ils ont certainement été impressionnés par les démonstrations de force des soldats, les feux de pelotons et la puissance de l'artillerie, à côté de laquelle les couleuvrines de Cartier font figure de pétards. Ils choisissent la paix, en attendant mieux.

L'hiver arrive très vite. Quelques semaines après, le scorbut se déclare. Il n'est nulle part fait mention de la tisane d'anedda. 50 Français meurent. A la

lumière de cette catastrophe, on mesure vraiment l'antipathie entre Cartier et son chef, Roberval. Le Malouin a gardé le secret pour ses hommes.

A France-Roy, tout va de mal en pis. Au printemps, Roberval est confronté avec de graves problèmes de discipline. Il fait pendre un certain Gaillon, mettre aux fers et fouetter d'autres membres de l'expédition. Ayant ainsi remis de l'ordre, il décide d'armer 8 barques pour aller à Saguenay. Quelques jours plus tard, l'une d'elles chavire. Bilan : 8 morts. Une autre revient avec du blé. Avec 6 barques, Roberval atteint sans doute Hochelaga et navigue quelques lieues sur la rivière des Outaouais. Il en est fait mention sur une carte publiée en 1550.

Lorsque, vers la fin juin, les navires de ravitaillement se présentent, ils repartent aussitôt avec les débris de la colonie. En septembre, Roberval est en France...

L'or et les diamants de Jacques Cartier ne sont que de la ferrite et du quartz. La grande entreprise tourne à cette comédie italienne qui commence à faire fureur. De tant de sacrifices, il ne demeure qu'un proverbe : « Faux comme diamant du Canada. »

Il faudra attendre soixante-cinq ans pour revoir les Français sur le grand fleuve, lors de la fondation de Québec par Champlain et Pont-Gravé.

Voici le moment venu d'aller regarder les « Indiens » à l'état pur, tels qu'on ne les verra jamais plus.

1. The first part of the document is a list of names and titles, including the names of the authors and the titles of their works. This list is organized in a structured manner, likely serving as a table of contents or a reference list.

2. The second part of the document contains a series of numbered entries, possibly representing a list of items or a sequence of events. These entries are arranged in a vertical column on the right side of the page.

3/ Indien :
« *Qui ne peut se domestiquer.* »

Le mot « Indien » est né d'une confusion, tout le monde le sait, les premiers navigateurs croyant aborder aux Indes. On a cependant très vite distingué les Indiens de l'Amérique, ceux des Indes. C'était le bon sens, nos aïeux ne s'y sont pas trompés.

Pour remédier à cette erreur originelle, on a récemment inventé le mot « Amérindien ». Mais si l'on utilise ce terme qui désigne parfaitement l'ensemble des peuples américains dans leur diversité, il faudrait également changer le mot « Iroquois », puisque ce mot est, à l'origine, une insulte algonkine qui veut dire « Vraie Vipère ». Combien d'autres encore sont employés à tort ou à travers ? A sauter ainsi d'une erreur à l'autre, on risque fort de tout embrouiller pour peu de bénéfice.

Un renard, un lynx, un chevreuil peuvent s'approprier à l'amitié d'un seul. Ils ne sauraient devenir chien, chat angora, ou chèvre, et l'original, malgré sa force colossale, n'a jamais pu tirer une charrue.

Gardons nos Indiens pour ce qu'ils sont. Ils ont conquis une assez belle place dans nos rêves comme

dans notre histoire. Lorsqu'on les appelle « sauvages », redonnons à cet adjectif le sens superbe qu'il avait au *xvi^e* siècle : « Qui ne peut se domestiquer. »

PLUS D'OURS QUE D'INDIENS

Quand les Français entrent dans le Saint-Laurent et rencontrent les premiers Indiens, ils ne se doutent pas qu'ils ont la chance extraordinaire de rencontrer nos ancêtres de la fin du paléolithique¹.

Blancs de peau, bruns de poils, les Indiens ressemblent à des Basques ou à des Aquitains. Ils ont les dents éclatantes et l'haleine suave grâce à la gomme de pin qu'ils mâchonnent à longueur de journée.

La moitié d'entre eux forme la famille algonkine ou algonkienne. Ce sont des nomades qui vivent de chasse, de pêche, de cueillette et ont une très haute opinion de leurs qualités. L'autre moitié, au sud et à l'est des Grands Lacs, la famille iroquoise ou iroquoise fait pratiquer à ses femmes une agriculture très primitive.

Les uns comme les autres ignorent le sel. Ils ne connaissent que les outils de pierre, d'os ou de bois. Ces outils sont d'une facture grossière. Or, l'archéologie nous apprend que, mille ans avant notre ère, leurs ancêtres travaillaient la pierre avec la perfection des habitants du grand néolithique. Cette régression est d'autant plus inexplicable qu'au *xvi^e* siècle, si les Indiens possèdent encore des haches et des couteaux de

1. Les premiers classements archéologiques (très approximatifs) de Boucher de Perthes ne commenceront d'être admis qu'à partir de 1855.

silex dont rougirait l'homme de Cro-Magnon, ils savent en revanche faire des poteries fort joliment décorées, bien qu'elles n'aillent pas au feu. Pour le reste, s'il est impossible de poursuivre la comparaison puisqu'il n'est rien resté des vêtements et des objets de bois, on peut cependant admettre que les hommes du début de notre néolithique avaient une civilisation très proche de celle des Indiens nord-américains avant l'arrivée des Européens.

Leur domaine est immense. Le bassin du Saint-Laurent est long de 3 800 km — de Gibraltar à Narvik. A cela, il faut ajouter, sur la rive droite, le Nouveau-Brunswick, le Maine, le New Hampshire, le Vermont et la plus grande partie de l'État de New York; sur la rive gauche, l'Ontario, tout le pays compris entre le fleuve et la baie d'Hudson, ainsi que le Labrador. C'est grand comme cinq, six fois la France. A cette échelle, on n'est plus à une fois près.

Combien d'Indiens vivent, au xvi^e siècle, dans cette étendue difficilement imaginable? Les chiffres les plus précis nous sont fournis par les travaux réalisés à l'université de Laval, au Québec :

Esquimaux : 1 000;

Montagnais (Oumanioeks, Naskapis, Papinachois) : 6 000;

Abénaquis (Mics-Macs, Attikamègues) : 5 500;

Algonkins (et Cris) : 15 000;

Loups (ou Mohicans) : 5 000;

Hurons : 30 000;

Neutres : 10 000;

Petuns : 15 000;

Iroquois : 15 000.

Chacune de ces « nations » est divisée en une

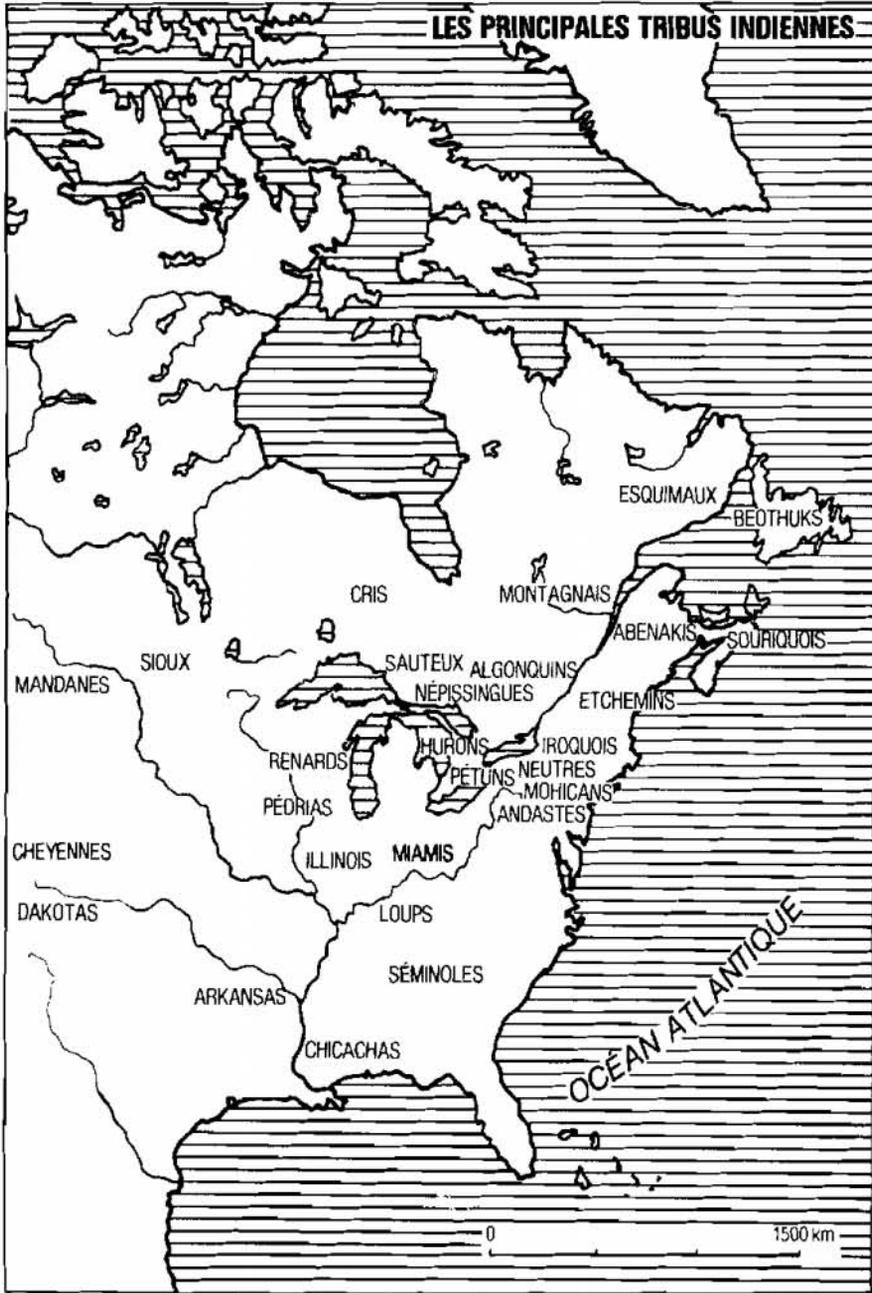
infinité de peuples subdivisés en clans. Chacun dispose d'un nom particulier et d'un *otem*, le totem des romans d'Indiens. Par exemple, les Iroquois sont divisés en cinq nations principales : les Agniers (ou Mowaks); les Onneiouts (ou Oneidas); les Onontagnés (ou Onondagas); les Goyogouins (ou Cayugas) et les Tsonnontouans (ou Sénécas). Au total, donc, ils sont à peine une centaine de milliers, c'est dire qu'il y a sans aucun doute plus d'ours que d'hommes.

Écrasés, complètement dominés par la puissance de la nature, les Indiens ne l'occupent guère. Ils se contentent de naviguer sur les innombrables lacs et cours d'eau, vivant la plupart du temps à proximité des rives. Leur ingéniosité les a rendu maîtres de leurs déplacements, grâce au canot d'écorce l'été, aux raquettes et à la traîne l'hiver.

Depuis les temps les plus reculés, à travers le territoire, s'est établi un trafic nord-sud et sud-nord qui correspond aux migrations animales. Aux grands rendez-vous annuels des foires de troc — une bien vieille habitude commune à tous les peuples —, l'ambiance est à la dignité taciturne. Se taire surtout en public est le fin du fin du savoir-vivre. On se contente d'un « Hug » d'assentiment ou de refus. Les lecteurs de bandes dessinées doivent savoir que ce « Hug » se prononçait « Haô ». Dans un grand déploiement de costumes brodés et d'odeurs tenaces, on échange du maïs, du tabac, des citrouilles, des vêtements, de la viande ou du poisson fumé, des peaux, des fourrures, des canots, des raquettes, des pipes, de menus outils, des filets, des cordes d'arc...

Il y a une monnaie de compensation : l'*esnogy*. Il s'agit de lamelles taillées dans un coquillage particulier. Elles sont polies, percées, enfilées pour former des colliers parfois larges d'une main, les fameux

LES PRINCIPALES TRIBUS INDIENNES



wampums dont on parlera tant plus tard. Leur valeur varie avec leur couleur, les plus chers tirant sur le brun ou le violet.

La pêche de ce coquillage donne lieu à un rite macabre qui peut s'énoncer comme une recette de Tante Lucie : Prenez un cadavre frais (il y a toujours bien un prisonnier qui traîne). Immergez le corps abondamment tailladé, un soir de lune. Retirez-le de l'eau le lendemain. Chaque plaie est remplie d'*esnogys* voraces. Il n'y a plus qu'à faire la cueillette.

Si l'effroyable hiver canadien est dur pour tous, c'est surtout au printemps que se joue la vie ou la disparition d'un clan. Les chasseurs nomades s'en tirent plutôt mieux que les « cultivatrices ». Ceux-là ont souvent l'idée de faire des « caches » d'anguille ou de viande fumée qu'ils retrouvent au cours de leurs pérégrinations... quand des voisins ne les ont pas découvertes avant eux.

LES IROQUOIS : DES SPARTIATES

Une cité iroquoise

C'est un village qui, dans le meilleur des cas, n'arrive pas à égaler un chef-lieu de canton de la Creuse ou de la Corrèze.

Il est fortifié, sauf s'il est assujéti à une cité plus puissante (Stadaconé n'a pas de remparts parce qu'elle est vassale de Hochelaga). La fortification est à « trois rancs de pieux très haults », nous apprend Cartier. Champlain dira la même chose. On y a établi des courtines, des chemins de ronde où sont

entassées des pierres destinées à d'éventuels assaillants. La porte unique se ferme de l'intérieur, « à barre ». Les gonds sont en chêne et reposent sur une grosse pierre creusée.

Contrairement aux vieux bourgs d'Europe où les maisons se lovent, s'entassent anarchiquement à l'intérieur des remparts, dans la cité iroquoise, symbole de la ville américaine du futur, une trentaine de cabanes longues (environ 25 m sur 8) sont construites à angle droit autour de la place centrale, une sorte de forum où se dressent les poteaux de torture.

L'intérieur des cabanes, qui ressemble à un hangar sans cloison, est séparé en lotissements approximatifs affectés à une famille qui dispose toujours, en principe, d'un foyer. On dort et mange de chaque côté d'une courte banquette de terre où cinq ou six feux brûlent en permanence.

Il n'y a pas de cheminée, rien qu'un trou dans le toit d'écorce. L'atmosphère est généralement irrespirable et la promiscuité complète. Dès qu'il pleut ou qu'il fait froid, les chiens s'invitent. Comme ils tiennent chaud, ils sont les bienvenus. Sur les murs extérieurs sont mis à sécher en rangs serrés les épis de maïs. Grâce à cette habitude, les cabanes assez misérables ont une allure rebondie, dorée. Cela ne dure pas, hélas, autant qu'il le faudrait, car il semble bien que jamais ou presque les Iroquois n'ont l'idée de cultiver assez de maïs pour assurer la soudure avec la prochaine récolte.

Dans la cité, les femmes s'activent avec une sorte de fureur. Elles font un peu (très peu) de ménage et, durant l'été, gagnent les champs en troupes jacassantes, accompagnées des enfants. En Iroquoisie, la méthode de culture est unique. Les femmes assemblent des « mottes » d'environ un mètre de hauteur

sur deux de diamètre. Sur ces mottes, elles plantent une à une les graines de maïs qu'elles ont fait au préalable macérer dans l'eau. Cette germination accélérée permet souvent de « gagner » sur l'hiver qui arrive encore plus vite qu'on ne le craint. Tous les jours, elles passent entre les mottes pour arracher les mauvaises herbes, sarcler avec un bâton ou une pierre plate. La récolte se fait à la main.

Les femmes et chemins élèvent aussi des mottes, mais enterrent des poissons autour. Les Mics-Macs cultivent plutôt des champs allongés comme les nôtres, et plantent chaque graine au bâton, en compagnie d'un hareng. Citrouilles et courges sont uniformément plantées sur des mottes. Chez les Pétuns, le tabac est cultivé avec le même soin, mais sur des mottes mêlées de cendres de bois.

A la soupe !

Dans la cité iroquoise, ce sont également les femmes qui « font » la cuisine. Au menu, un seul plat, toujours le même : la *sagamité*.

La *sagamité*, c'est du maïs en grain ou en farine cuit avec de l'eau et puis ce que l'on trouve à proximité : écureuil, rat, débris de viande, poisson, courge, citrouille, écorce, grenouille, morceaux de chien, de castor... La *sagamité* mitonne près du feu à longueur de journée. Celui qui a faim se sert. Les ménagères, au retour des champs — toujours proches à cause d'un ennemi possible —, se contentent de rajouter de l'eau, du maïs et ce qu'elles ont pu trouver en route. C'est le cercle infernal. Pour cuire cette horreur, une seule méthode : on fait chauffer des pierres que l'on jette dans le chaudron, en cuir, en

écorce, parfois en terre. On retire les pierres refroidies à la main, tout au fond du ragoût, et l'on recommence. C'est là une très délicate opération dont se chargent de très vieilles femmes, fort sales.

La *sagamité* constitue le menu unique des hommes. S'ils désirent varier l'ordinaire, il leur faut aller à la chasse.

Pour les femmes, ce n'est pas tout à fait la même chose. Celles qui ont « leurs fleurs », comme disait Rabelais, ou qui ont des grossesses avancées, se réfugient dans une cabane spéciale. Elles s'y préparent ce que l'on appellerait sous d'autres latitudes des petits plats — sujet de grogne ou de plaisanterie chez les époux.

La flemme des hommes

La paresse des guerriers iroquois est incroyable. Depuis des éternités, messieurs les hommes du clan se jugent trop nobles pour les travaux de ménage et d'intendance. Ils laissent les femmes faire absolument tout, y compris les cordes des arcs.

Alors, peu à peu, les Iroquoises ont été les seules à connaître les besoins du village. D'abord, elles ont demandé, puis elles ont vite décidé. Ce sont elles qui savent quand les champs, faute d'engrais, sont devenus trop pauvres et qu'il faut émigrer, donc un jour se battre. De tels déplacements sont nécessaires tous les dix ou quinze ans. Ce sont elles aussi qui ordonnent la guerre « à prisonniers ». Au cours d'une cérémonie très spéciale, elles passent même « commande » de captifs, pour les adopter, en faire des esclaves ou pour les livrer à la torture, car il faut bien s'amuser un peu.

Avec la neige, les hommes partent en commando chasser les grands animaux de la forêt qu'il leur est tout à fait impossible de capturer en d'autres saisons. Ce sont les mêmes équipes, avec les mêmes armes et, pourrait-on dire, la même tactique que pour la guerre. Afin de venir à bout des grandes bêtes, il faut plus que de la ruse ou de la ténacité, il faut du courage, beaucoup. Mais les guerriers emplumés (une plume par ennemi scalpé) en ont à revendre, et c'est en triomphe, même s'ils pleurent un ou deux morts, qu'après avoir averti, invoqué, remercié l'esprit qui habite leur proie, qu'ils rapportent au village l'ours ou l'orignal qui s'est laissé surprendre.

C'est l'occasion d'un repas « à tout manger », cérémonie qui est tout le contraire de la prévoyance. Même s'il s'agit d'un orignal dépassant largement la tonne, le clan doit absolument tout dévorer dans la journée qui suit la capture. Tout, cela veut dire jusqu'au plus petit morceau de viande collé à un os, jusqu'à la plus infime parcelle d'intestin (non vidé, bien sûr). Pour arriver au bout du festin, les participants réinventent la technique du *vomitorium* chère aux Romains.

En un jour, on gâche la nourriture de plus d'une semaine. La famine suivra...

Le Grand Esprit

Avec la disette qui sévit pratiquement tous les ans, se multiplient les appels au Grand Orenda (Manitou chez les Algonkins). Les Iroquois dansent aussi énormément, jusqu'à l'abrutissement. Pour la guerre, les récoltes, la pluie, le soleil, la chasse, pour tout. Le rythme est constant : c'est un 1/4 avec le temps fort sur

le scandé au tambour, au tam-tam (tambour de bois) ou en frappant dans ses mains.

Les Indiens connaissent parfaitement la survie de l'âme. Après la mort et un temps de probation réduit par l'action glorieuse des descendants, l'âme ira dans le pays des grandes chasses, des grandes pêches et aussi des belles fesses, un paragraphe mystérieusement oublié par la plupart des auteurs qui ont consacré leur talent à ce sujet. C'est là, en tout cas, la promesse d'un Paradis assez réjouissant qui n'est pas sans rappeler celui de Mahomet.

Indiennes et Indiens rêvent. Ils rêvent énormément et apprennent dès l'enfance à se souvenir de leurs songes pour les commenter en famille, en compagnie des sorciers et même à l'échelon du clan. Le rêve, ce voyage dans le temps ou au royaume des morts, a une importance capitale dans la vie de l'individu comme dans celle de la collectivité.

L'Indien abandonne une campagne fructueuse, sur le rêve néfaste d'un seul. Au contraire, il s'entêtera jusqu'à la mort dans une alliance ou un combat perdu, à cause d'un seul rêve. L'attitude assez déroutante qui en résulte choquera toujours les Anglais qui tiendront les *Red-squins* en profond mépris, même lorsqu'ils les auront pour alliés. Les Français s'y habitueront vite, et même bien des coureurs des bois se mettront au rêve à l'indienne, coutume qui, on s'en doute, arrangera rarement leurs affaires avec l'administration.

Le Grand Esprit Orenda est suivi d'une cour olympienne assez imprécise. Il est fort difficile de savoir par exemple si le dieu de la glace est celui de la glace en général ou bien celui de la glace de la fontaine, ou de la glace suspendue à une certaine branche l'hiver.

Le royaume des grands dieux se trouve dans l'au-delà. Mais ici-bas, les esprits sont innombrables et peuplent les arbres, les fleurs, les animaux, l'eau, la neige, la glace, les trous, les montagnes, le maïs et même... la *sagamité*. De culture iroquoise ou algonkine, les Indiens sont animistes. Ils le sont avec une conviction et une force absolument stupéfiantes. Une grande partie de leurs lointains descendants qui sont aujourd'hui avocats, maçons, physiciens ou marchands de pop-corn, et généralement chrétiens de surcroît, continuent à parler aux arbres, aux fleurs ou à l'esprit des bêtes sauvages le plus naturellement du monde.

Ne rions pas. La fortune de nos chiromanciennes devrait nous faire rentrer sous terre.

Les armes, les outils

Nous le savons déjà, l'outillage des Indiens est des plus réduits. L'outil de base, l'arme reine, c'est la hache de pierre, le *tomahawk*¹. C'est fou ce qu'il ressemble au biface, cher aux archéologues classiques.

Avec le *tomahawk*, on coupe des perches et des poutres, on détache l'écorce du bouleau dont on fait aussi bien des canots que des cabanes et même des chaudrons. On enfonce des pieux ou le crâne d'un adversaire avec la même aisance, et, d'un coup circulaire avec le tranchant, on scalpe l'ennemi au sol. A noter que l'on ne meurt pas toujours de cette opération.

1. Les Français de France prononcent « tamaouaque », les Indiens « tomahôk ».

Les éclats qui résultent de la confection du *tomahawk* servent de grattoirs, de ciseaux. Un peu retouchés, ils font des perçoirs, des petits couteaux. Avec des os, les Indiens fabriquent des alènes pour joindre le cuir des vêtements à l'aide de minces lanières ou de fil de chanvre qui pousse partout à l'état sauvage. On fait aussi des aiguilles pour percer l'*esnoguy* et faire des broderies grossières, mais superbes.

Les Indiens sont d'une habileté diabolique avec un seul véritable outil : la dent de castor. A la fois rabot, ciseau, racloir, tranchet, il suffit de trois ou quatre de ces dents pour permettre à un artisan de fabriquer entièrement un canot capable de porter jusqu'à quatre hommes, 500 kg de fret et naviguer pendant des milliers de kilomètres sur les lacs et les fleuves.

Ils possèdent des harpons d'os pour la grande pêche, des filets de chanvre lestés de poids en silex taillé, quelques baïonnettes en ardoise dont on ne connaît toujours pas exactement l'usage, et puis l'arc, objet de beaucoup de soins. Fait de frêne, de hêtre ou d'if, il est minutieusement retouché au racloir et poli au sable fin. La corde, toujours graissée, est en tendons de caribou tressés. Les flèches sont des baguettes éventuellement redressées à l'eau chaude. La pointe en silex est rarement liée. On se contente de la faire adhérer au fût à l'aide d'une colle extrêmement forte tirée de la vessie natatoire des poissons. Les flèches sont empennées de « plumes d'aigles », disent les guerriers qui ne sont pas à une vantardise près, car le plus souvent il s'agit de rémiges d'oies sauvages. Sinon, vu le nombre de flèches tirées annuellement, les aigles canadiens auraient dû avoir une pénible existence de fantassins.

La fabrication de la traîne est un chef-d'œuvre de

patience puisque avec les outils cités plus haut il faut faire des planchettes de plus de deux mètres de long.

Le bois des raquettes est lui aussi courbé à l'eau bouillante. Le filet est fait de tendons. La technique du bois formé (ou déformé) à l'eau chaude est très développée. Le manche du *tomahawk* est, à ce propos, un miracle de solidité et d'équilibre.

Chez les guerriers iroquois, dont le désœuvrement n'est plus à démontrer, existe une industrie très particulière : celle de la confection des pipes. Libres de leur temps, souvent artistes, ils sculptent ou modèlent des fourneaux très instructifs pour ceux qui s'intéressent à leur histoire puisqu'ils représentent des têtes avec tous les détails de coiffure, des outils, des dieux ou même des saynètes ayant pour acteurs des animaux ou des humains.

Le vêtement

Les Iroquois ne sont pas frileux. Ils savent se « chauffer de l'intérieur ». Cette faculté indiscutable rejoint celle de leur résistance à la douleur que nous verrons plus loin. Hommes et femmes vont et viennent à peu près nus, vêtus d'un simple pagne et d'une ceinture à laquelle sont accrochés leurs armes ou leurs outils.

Avec la venue du froid, ils consentent à s'habiller, braies, mitasses (jambières) et mocassins (*mawk'sen*) pour le bas, veste frangée et une grande couverture sur les épaules pour le haut. Au plus fort du froid, ils ajoutent une espèce de camisole en castor. Quant aux femmes, elles portent une robe d'une pièce, souvent brodée. Quand le gel devient féroce, elles s'habillent comme les hommes, pantalons, veste et camisole,

tout cela en cuir, bien sûr, le plus apprécié étant celui de l'original.

Elles transportent leurs nourrissons sur le dos, liés à une planche. Il arrive que, dans certains clans, on déforme le crâne des enfants à l'aide de bandelettes.

Les femmes se coiffent avec soin et s'oignent d'huile ou de graisse d'ours. Elles ne se fardent pas. En revanche, pour les hommes, le maquillage est une opération très compliquée. Les peintures ou tatouages dont ils se parent ont une signification précise. C'est un peu leur carte d'identité. A la façon dont un guerrier est coiffé et peint, on connaît sa nation, son clan, son rang et souvent aussi ses intentions.

Les Iroquois, pour qui la guerre est la principale occupation, poussent le défi jusqu'à tracer en rouge la ligne à suivre pour bien réussir le scalp. Là non plus, il n'y a pas de quoi s'étonner. Le grand chic chez les voyous d'avant-guerre consistait à se faire tatouer une ligne autour du cou avec cette légende : « A découper selon le pointillé. » Il reste que, pour les Indiens, le défi avait beaucoup plus de chance d'être relevé...

La médecine

Elle est assurée par le *chaman*, le sorcier ou encore l'homme-médecine, et ne semble pas être d'une efficacité remarquable puisque la première chose que demandent les Indiens aux Français c'est de les soigner. Ils possèdent cependant une pharmacopée étendue et capable de remédier à la plupart des affections, sinon des grands maux. La tisane d'anedda en est la preuve. Ils connaissent les tisanes abortives, des décoctions pour soulager, sinon guérir,

la fièvre des marais. Ils savent soigner efficacement les morsures venimeuses, les douleurs rhumatismales, etc.

Les autres maladies étant le fait du mécontentement d'un esprit, on ne peut en venir à bout qu'à l'aide de prières, de sacrifices. Quand le scorbut frappe les premiers hivernants, Cartier lui-même, qui n'est pourtant pas un esprit futile, a recours à la prière publique.

L'homme-médecine est dans le même cas. Il connaît pourtant des thérapeutiques de groupes capables de surprendre. Quand on a tout essayé sur un malade, y compris la satisfaction des esprits qui auraient des raisons d'être contrariés, on fait appel au Grand Orenda, source de vie. On entasse dans la cabane du patient tous les couples qu'elle peut contenir (et, nous l'avons vu, les cabanes sont fort grandes), puis ordre est donné de forniquer à grands cris et grand acharnement, tandis que, rangés autour du malade, l'homme-médecine et ses assesseurs marmonnent gravement leurs incantations.

Par ailleurs, hommes et femmes pratiquent plusieurs fois par an la « suée », une sorte de sauna. Le *chaman* l'utilise ainsi que le jeûne pour entrer en communication avec l'au-delà, pour prédire l'avenir du clan, mais surtout à des fins thérapeutiques.

En chirurgie, les Indiens savent remettre un os brisé, recoudre une plaie. Ils n'ont rien pour arracher une dent, mais connaissent d'excellents remèdes pour calmer la douleur chez les femmes. Chez les hommes, toute douleur est un excellent entraînement.

Une société moderne ?

Comment ces guerriers les plus féroces et les plus courageux, les Spartiates du Nouveau Monde, vivent en matriarcat et mangent comme des goretts ?

Comme elles ne sont pas plus sottes que leurs compagnes d'Occident, leurs femmes s'arrangent pour suggérer leurs volontés aux quelques vieux *sachems* un peu gâteux qui forment le conseil des anciens. L'honneur est sauf.

De fait, c'est donc une société matriarcale. En théorie, c'est autrement compliqué. Il semble qu'il y ait un règlement « pour la galerie » très noble, très équilibré. Mais chacun fait tout son possible pour le bafouer.

Les Iroquois vivent dans une sorte de communauté primaire. Tout est à tout le monde, surtout la terre arable. Seulement, ce « tout le monde » s'arrête aux frontières du clan. Même à l'intérieur d'une nation, il ferait beau voir qu'un clan empiète sur le terrain ou touche à la récolte d'un autre. La communauté s'arrête aussi à la possession des objets personnels. Le vol est un sujet constant de disputes et de jugements de la part des *sachems* du conseil.

A l'intérieur de la cité iroquoise, la merveilleuse communauté ne s'applique qu'aux choses sans grande valeur, une couverture, un outil (mais pas un *tomahawk*), une place pour dormir, la *sagamité* et, bien sûr, les filles qu'il est tout à fait impossible de tenir en sujétion pour la raison du matriarcat.

A l'extérieur, la terre appartient collectivement au clan, car il faut toutes les femmes pour la cultiver. On partage aussi le grand gibier tout comme les prisonniers puisqu'une grande partie des hommes a été nécessaire pour leur capture.

La place de chef est élective et les pouvoirs qui y sont attachés ne paraissent pas exorbitants. On constate cependant qu'un chef élu (ou pas) conserve son pouvoir autant qu'il le peut, c'est-à-dire tant qu'un *tomahawk* ne vient pas remplacer dans l'urne votive (un chaudron) les petits bâtonnets de couleurs qui sont traditionnellement prévus.

Encore une fois, il n'y a pas de quoi s'émouvoir; ces mœurs politiques nous sont familières. La différence profonde entre les Indiens et nous est ailleurs : c'est la liberté.

Tant qu'il n'est pas prisonnier de guerre, l'Indien est libre au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer.

Enfant, nul ne se soucie de le corriger pour quelque sottise que ce soit. Adulte, si c'est une fille, elle a sans restriction aucune le droit de choisir son époux et d'en « essayer » autant qu'il lui plaira.

Il existe une cabane, fort attrayante pour les jeunes guerriers et sans doute aussi pour les autres, où s'entassent à grands rires les jeunes filles en « état d'aller à l'homme ». Ainsi parle Cartier, qui s'étonne de voir les pucelles « calées en bordeau », entendez bordel. Tant qu'elles n'ont pas choisi d'époux, elles se montrent fort accueillantes et de mœurs tout à fait libres.

Passé cet heureux temps, elles sont, hélas, clouées à leur foyer par les enfants. Elles ne songent pas à s'en plaindre, car elles savent que c'est sur elles que repose l'avenir du clan. Si leur époux les abandonne, elles en « adopteront » un autre.

L'homme fait rigoureusement ce qui lui plaît, y compris changer de clan et même de peuple. Personne n'y trouvera à redire. Ce sont les nécessités de l'existence qui l'amènent ou le retiennent à la com-

munauté. Il ne va à la guerre — très souvent — que parce qu'il est volontaire ou bien parce qu'on a su le persuader. Le chef de guerre, qui n'est d'ailleurs pas forcément le patron du village, doit être avant tout un orateur très convaincant, comme dans la Grèce antique.

On comprend qu'il est assez difficile de gouverner ces anarchistes absolus. Mais un tel système explique aussi la durée de commandement des « seigneurs » que personne ne se soucie vraiment de déloger, pour peu qu'ils sachent se faire oublier au niveau individuel.

La guerre

Chez les peuples cultivateurs, la guerre est liée à la propriété collective ou individuelle de la terre. Les Iroquois ne se déroberont pas à cette loi. Ils y ajoutent, bien sûr, la sainte justification de la vengeance et puis la gloire, l'honneur, etc.

Ce sont en général les femmes qui déclenchent la guerre : soit qu'il faille changer de résidence pour trouver des terres neuves, soit pour se fournir en hommes qu'elles adopteront, à la suite d'une mort, des pertes dues à une guerre malheureuse ou à une épidémie. Les Iroquoises ne savent remédier à une diminution de leur peuplade que par un massacre. Il arrive, mais cela est beaucoup plus rare, qu'une expédition ait pour but l'adoption de femmes, car le mariage entre clans ou entre nations résout ce problème.

Une crise commence par les jérémiades des femmes qui pleurent et crient. Bien vite, on fait état de songes dans lesquels de glorieux ancêtres (lâchement

assassinés) réclament vengeance. Il ne manque pas de guerrier ou de jeune vierge très belle pour assurer que la victoire est au bout de la prochaine expédition. Ils en sont sûrs puisqu'ils l'ont rêvé. Ce genre d'affirmation ne se discute pas. Alors, se réveillent ou se réveillent les vocations guerrières, et tout d'abord celles des chefs. Pour être chef de guerre, il faut avoir quelques moyens puisque chaque discours enflammé doit être sanctionné d'un festin (*sagamité*, citrouille, courge et pièce de gibier ou grand poisson). Ces manifestations prouvent en même temps que dans la communauté iroquoise il y a des riches et des pauvres, encore que la richesse en *sagamité* ne soit peut-être pas celle rêvée par les ambitieux ordinaires.

De festins en discours, la fièvre monte et bientôt les femmes viennent pousser des clameurs devant la cabane où sont réunis les futurs légionnaires. Là, à la suite des minutieux calculs qu'elles ont faits, elles passent commande de prisonniers et promettent sans doute mille félicités aux vainqueurs. Ceux-ci s'électrisent et l'on passe à la danse de guerre, jusqu'à l'aurore suivante.

Dans le calme du petit matin, les guerriers prennent leurs armes, leurs vivres, et quittent discrètement la cité. Après avoir soigneusement vérifié le manche de leur *tomahawk*, ils s'en vont, leur carquois bourré de flèches et leur arc bien tendu. Dans un petit sac, ils emportent un peu de farine de maïs, quelques galettes (*sagamité* cuite sur une pierre brûlante) et dans un autre de la mousse sèche et des brindilles pour pouvoir allumer du feu par n'importe quel temps. Au cou, pendu à un lacet de cuir, les guerriers ont un autre sac qui contient de quoi renouveler leurs peintures de guerre et leur talisman particulier.

Les Iroquois sont des soldats redoutables, car ils sont aussi féroces et courageux que les autres Indiens, mais beaucoup plus disciplinés au combat.

Là encore, la « propagande » iroquoise est prise en défaut. En principe, chaque guerrier fait ce qu'il veut, se bat comme le lui suggère son « esprit ». Le chef ne peut que lui donner des avis toujours discutables. Il est bien évident que, grâce à cette admirable tactique, un groupe assaillant ne peut que récolter des défaites. Or, des centaines de récits et de relations d'attaques iroquoises montrent que l'attitude du chef est toujours identique : le chef iroquois commande, très fermement, et ses hommes lui obéissent. Ils sont d'une efficacité stupéfiante et il n'est pas rare qu'un parti d'une trentaine de guerriers sème la terreur et la désolation sur des centaines de kilomètres... Aux grandes foires de troc ou aux assemblées de nations, les guerriers raconteront ce qu'ils voudront. C'est tout de même plus joli de passer pour de subtils démocrates que pour les sujets bien disciplinés d'un chef prestigieux.

Dans son déroulement, la guerre indienne est totale, avec sa ruse, sa sauvagerie et la ténacité incroyable des guerriers, qui, pour réussir une embuscade, savent rester des jours entiers sans manger, boire ni faire un mouvement. Dans ce domaine, les Iroquois sont comme le tonnerre. On ne les voit que lorsqu'ils frappent.

Quand un ennemi est « coincé », c'est-à-dire lorsqu'il ne peut plus compter sur ses armes ni sur la détente formidable de ses jarrets pour s'enfuir, on ne lui dit pas « Haut les mains », mais « Assieds-toi », ce qu'il fait. Si l'assaillant a perdu, il rend ses prisonniers sans discuter et prend leur place; s'il a gagné, les malchanceux sont liés et ensuite particu-

lièrement maltraités jusqu'à la cité qui se trouve parfois fort loin.

Lorsque les vainqueurs sont rentrés à la maison, remparts gardés et portes bien closes, les prisonniers sont répartis en trois lots. Les adoptés, les esclaves et ceux promis au poteau.

Peignées, huilées de frais, si l'on peut dire, les femmes font leur choix suivant les commandes qu'elles ont passées et les pertes humaines de la campagne.

Les adoptés sont aussitôt libérés, lavés, soignés, habillés. Ils vont prendre la place des morts et se plient sans hésiter à ce rééquilibrage des ressources démographiques. C'est d'ailleurs leur intérêt, car s'ils refusent, ils sont aussitôt dirigés vers les poteaux.

Pendant que les esclaves sont attachés et jetés dans une cabane, les condamnés, les plus nombreux, sont répartis à grandes exclamations parmi les différents groupes du clan. Plus il y a de prisonniers, plus le chef de guerre assure sa popularité. Même les enfants « touchent » un ou deux futurs suppliciés. Quoiqu'il arrive, les femmes sont toujours « servies » les premières en prisonniers de toutes catégories.

La fête va commencer.

Les adoptés ne sont absolument pas obligés d'y prendre part, mais s'ils participent aux réjouissances, ils montrent une excellente éducation.

Lorsque les premiers missionnaires s'évertueront à traduire leur langue difficile pour faire un dictionnaire, le fin du fin des professeurs indiens consistera à donner une « salauderie » pour une expression pieuse ou édifiante. Les premiers sermons en langue « sauvage » auront un succès fou.

Lorsque l'on considère ces guerriers paresseux, blagueurs, un peu vantards, ces commères bavardes et travailleuses qui dirigent le village en sous-main, ces enfants gâtés, cette liberté impossible nulle part ailleurs, on est tenté de comparer, de confondre cette civilisation avec un rêve de Marcel Pagnol, un très beau rêve.

La torture

Brusquement, tout bascule, tout craque. Nous voici dans un monde d'horreur insoutenable.

Les condamnés sont liés aux poteaux tandis que, nous l'avons dit, les autres attendent, prostrés, à quelques pas.

C'est à qui, dans l'allégresse, inventera un nouveau supplice. On coupe les doigts l'un après l'autre avec les dents, ou bien on les brûle jusqu'à la main dans un fourneau de pipe. On scalpe, évidemment, parfois avec l'ongle, parfois avec une arête de poisson. On écorche vif un membre, un ventre. On arrache les testicules ou on coupe la verge avec une hache rougie. On tranche les articulations. On arrache les muscles en tordant les tendons sur un morceau de bois fendu. On brûle le crâne à vif avec des pierres chaudes ou des brandons. On brise les dents, tranche le nez, les oreilles. On oblige le prisonnier à manger un morceau de sa propre chair. On fait des guirlandes avec ses intestins... cependant que les sorciers veillent soigneusement à maintenir le malheureux en vie et surtout en capacité de souffrance.

Cela dure des heures, parfois des jours, dans une liesse absolument atroce. Le supplicié ne se plaint pas ou s'excuse d'un cri échappé par une insulte ou

un nouveau défi à ses bourreaux. Il reste calme, olympien, répétant son chant de mort, commentant avec mépris les tortures inimaginables que ses tortionnaires, hors d'eux, lui infligent.

Lorsqu'il est mort, on lui tranche la tête et son « propriétaire » ou, plutôt, celui qui l'a le mieux torturé, femme, guerrier ou enfant, se gorge de son sang... enfin de ce qui reste. Le corps dépecé est jeté dans une marmite d'eau bouillante préparée à l'avance. Le malheureux finira dévoré par ses ennemis.

Ces fêtes effroyables se prolongent tant qu'il y a des prisonniers. Aucun ne songe à s'enfuir, même au plus fort du délire, ce qui leur serait pourtant facile. Jusqu'au dernier souffle du dernier d'entre eux, ils demeureront impassibles au sein de l'hystérie collective.

Lorsque le dernier prisonnier s'est éteint, que, gavé de sa chair, le clan s'endort, les chiens font le ménage. Le lendemain, on n'en parlera plus que sur le ton employé chez nous pour évoquer la fête du pays.

Les esclaves travaillent jusqu'à ce qu'ils s'échappent ou meurent de besoin. Ils sont parfois sacrifiés un jour d'ennui. Quant aux adoptés, ils font définitivement partie du clan et même du peuple jusqu'à participer, s'ils le veulent, aux guerres futures. Ils passeront ainsi éventuellement au poteau de tortures de leurs anciens parents...

LES ALGONKINS : DES NOMADES ASSEZ GASTRONOMES

Dans la forêt sans limites qui s'étend à l'ouest du bassin du Saint-Laurent sur plus de 3 000 km de long

et parfois 1 500 de large, les Algonkins nomadisent d'un bout de l'année à l'autre et suivent le caribou, la montée des saumons ou celle des anguilles, les oies sauvages, l'orignal, etc.

Ils ont, par clan, le terrain de chasse à peu près délimité, généralement par une rivière ou par un lac. En cas de famine, ou parfois simplement par esprit d'aventure, ils vont plus loin. Dans ce pays, cela n'est pas une vaine expression.

Certains partis en chasse, souvent des jeunes avec leurs épouses, avancent si loin qu'ils n'en reviennent jamais. Ils seront massacrés ou le plus souvent adoptés par des cousins du bout du monde. Les Algonkins sont chasseurs, pêcheurs, et leurs femmes pratiquent une cueillette très complète de baies, de feuilles aromatisées, de champignons et de fruits sauvages comme le raisin, les pommes, les prunes.

Obligés de tuer presque tous les jours pour vivre et faire vivre le clan qui dépasse rarement 300 individus, les Algonkins sont beaucoup moins portés à la guerre que les Iroquois ou leurs cousins, les Hurons. Ils se targuent plus volontiers du titre de grand chasseur que de celui de guerrier.

Grands, forts et pas bêtes

Sur le plan physique, ils sont plus grands que les autres Amérindiens. Leurs femmes sont superbes dans leurs jeunes années. Sveltes et rondes à la fois, elles sont capables d'efforts identiques à ceux des hommes. Ni le jeûne, ni les distances inimaginables qu'elles doivent parcourir par tous les temps ne les empêchent d'allaiter leurs nourrissons, liés sur une planchette, et dès les mauvais jours complètement

engoncés dans une double peau de castor, poil dedans, poil dehors.

Les Algonkins sont surprenants à plus d'un titre. Par exemple, la sélection naturelle laisse vivre par un jeu inexplicable ceux qui, parmi les plus forts bien sûr, ont également le plus d'allure, de noblesse d'attitude, comme si cette qualité que l'on pourrait prendre pour une excroissance spécifiquement humaine avait sa place secrète et nécessaire dans l'équilibre de la nature canadienne. Il en résulte un peuple de seigneurs dont l'harmonie physique étonne tous ceux qui ont la chance de les rencontrer sur leurs territoires, ce qui n'est pas facile.

Hommes et femmes, ils sont particulièrement bien intégrés dans leur environnement.

Très probablement, ils ont inventé la raquette, la traîne, le canot et le *wigwam*. Cette tente pointue si particulière à l'Amérique du Nord est en cuir ou bien en écorce de bouleau, une matière première continuellement renouvelable qui est la base de toute leur industrie.

Ils ont beaucoup de points communs avec les Iroquois. Comme eux, ils ont horreur de la barbe et de la moustache qu'ils épilent avec de la cendre de coquillage mêlée à de la graisse dans de l'eau très chaude. Ils soignent beaucoup leurs peintures de visage et s'enduisent le corps de graisse d'ours, d'anguille, additionnée de décoctions de racines. Elles leur donnent la peau bronzée et les protègent contre les attaques des féroces maringouins, ces moustiques qui forment de vrais nuages durant la belle saison.

Du mariage à la mort

Comme les Iroquois, ils se marient par consentement successif des parents et puis des fiancés (jamais moins de trois nuits à l'essai).

Ils ont le même culte des morts et leurs cérémonies sont identiques. Les morts du clan sont placés dans des cercueils d'écorce, sur de grands tréteaux portés par des perches d'au moins trois ou quatre mètres de haut. Les armes du défunt sont déposées avec de la nourriture dans le cercueil qui restera là une dizaine d'années. Enfin, un jour, en grande pompe, on vient le chercher pour l'ouvrir; on nettoie les os très soigneusement au son de chants mortuaires, puis on les ensevelit ensemble, chacun à l'intérieur d'un sac de castor dans une fosse tapissée elle aussi de fourrure. La fosse, une fois comblée, est recouverte d'un petit toit, construit — est-il besoin de le préciser ? — en écorce de bouleau.

C'est là un culte d'errance. Il est facile de s'imaginer qu'en général les vieux colosses et leurs compagnes « tiennent » durant l'été. C'est l'hiver que frappe la mort quand, sous la neige, la terre est trop dure pour y creuser une fosse. Alors les enfants ont inventé cette attente en haut des tréteaux pour tenir les morts à l'abri des carnassiers pendant l'été, lorsque la disparition de la neige « élève » les corps au-dessus du sol. L'hiver, ils ne risquent rien, car leur chair a la consistance de la pierre.

Attendre dix ans avant de descendre les morts de leur perchoir représente le temps moyen pour être sûr de repasser dans les mêmes lieux au cours de l'interminable pérégrination. Le cimetière indien est aussi sacré que secret au sein de la forêt.

Le fait que les Iroquois aient le même culte indique